



Romans québécois Page D 3

Essais Page D 4

Romans de l'Amérique Page D 6

Littérature française Page D 8

Alberto Manguel Page D 12



Paul Ricœur Page D 10

LIVRES

Métaphysique du papillon Michaël La Chance

Comment parler d'un livre aussi vaste que *Le Carnet du Bombyx*? Voici une œuvre littéraire et philosophique d'envergure qui entreprend un périple fécond dans sa langue charnelle, ses marges, ses signes graphiques et ses chiffres.

DAVID CANTIN

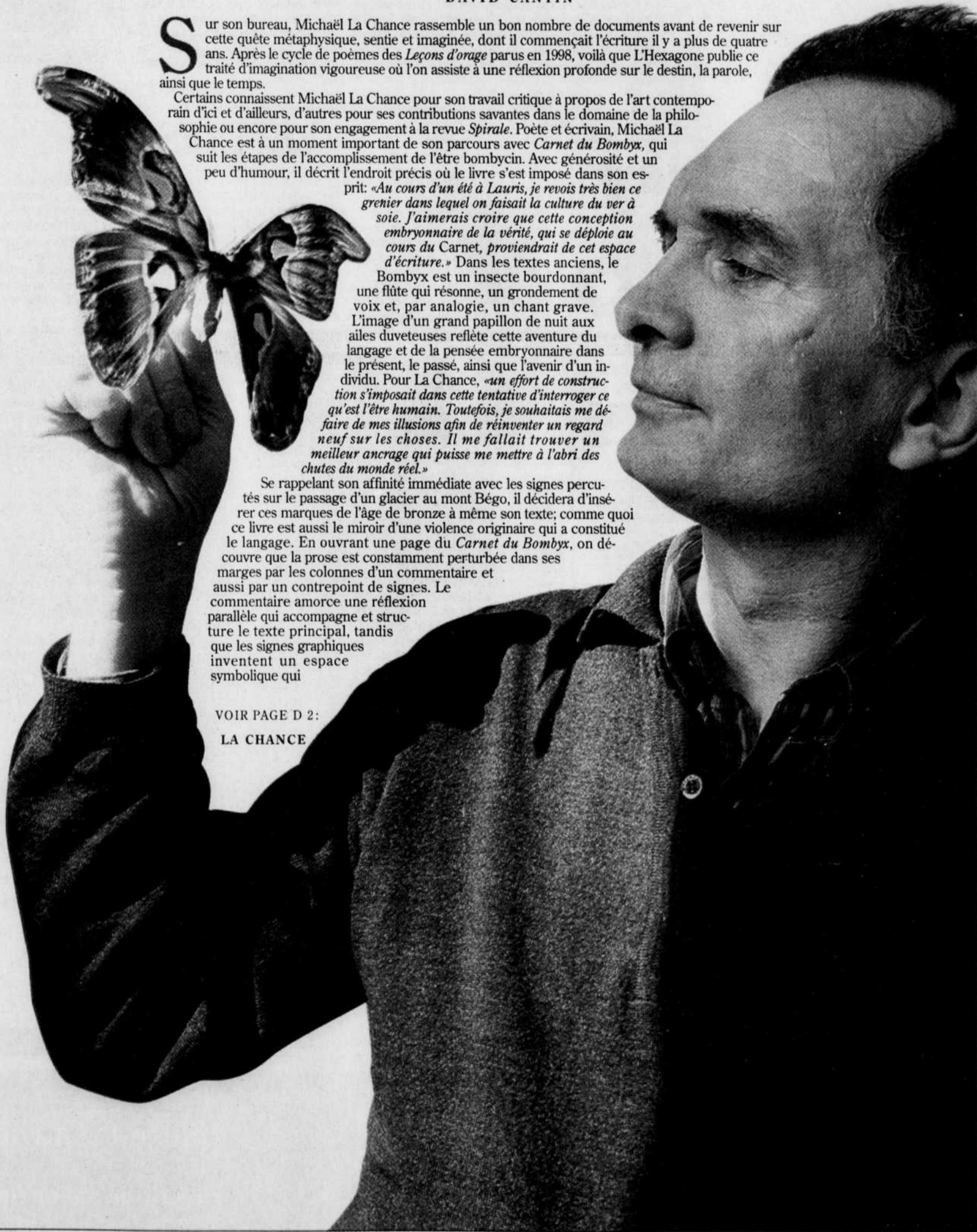
Sur son bureau, Michaël La Chance rassemble un bon nombre de documents avant de revenir sur cette quête métaphysique, sentie et imaginée, dont il commençait l'écriture il y a plus de quatre ans. Après le cycle de poèmes *Leçons d'orage* parus en 1998, voilà que L'Hexagone publie ce traité d'imagination vigoureuse où l'on assiste à une réflexion profonde sur le destin, la parole, ainsi que le temps.

Certains connaissent Michaël La Chance pour son travail critique à propos de l'art contemporain d'ici et d'ailleurs, d'autres pour ses contributions savantes dans le domaine de la philosophie ou encore pour son engagement à la revue *Spirale*. Poète et écrivain, Michaël La Chance est à un moment important de son parcours avec *Carnet du Bombyx*, qui suit les étapes de l'accomplissement de l'être bombycin. Avec générosité et un peu d'humour, il décrit l'endroit précis où le livre s'est imposé dans son esprit: «*Au cours d'un été à Lauris, je revois très bien ce grenier dans lequel on faisait la culture du ver à soie. J'aimerais croire que cette conception embryonnaire de la vérité, qui se déploie au cours du Carnet, proviendrait de cet espace d'écriture.*» Dans les textes anciens, le Bombyx est un insecte bourdonnant, une flûte qui résonne, un grondement de voix et, par analogie, un chant grave.

L'image d'un grand papillon de nuit aux ailes duveteuses reflète cette aventure du langage et de la pensée embryonnaire dans le présent, le passé, ainsi que l'avenir d'un individu. Pour La Chance, «*un effort de construction s'imposait dans cette tentative d'interroger ce qu'est l'être humain. Toutefois, je souhaitais me défaire de mes illusions afin de réinventer un regard neuf sur les choses. Il me fallait trouver un meilleur ancrage qui puisse me mettre à l'abri des chutes du monde réel.*»

Se rappelant son affinité immédiate avec les signes percutés sur le passage d'un glacier au mont Bègo, il décidera d'insérer ces marques de l'âge de bronze à même son texte; comme quoi ce livre est aussi le miroir d'une violence originelle qui a constitué le langage. En ouvrant une page du *Carnet du Bombyx*, on découvre que la prose est constamment perturbée dans ses marges par les colonnes d'un commentaire et aussi par un contrepoint de signes. Le commentaire amorce une réflexion parallèle qui accompagne et structure le texte principal, tandis que les signes graphiques inventent un espace symbolique qui

VOIR PAGE D 2:
LA CHANCE



Lettres virtuelles

Internet a beau être tout neuf, tout jeune, on y trouve déjà de tout. Du bon, du meilleur et du pire, de l'utile, de l'agréable et... du mercantile. «Cela» circule, «cela» communique en images et en sons — il y a là de l'audiovisuel raffiné — mais aussi par ces bons vieux mots, décidément irremplaçables.

ROBERT CHARTRAND

Lorsque le chroniqueur littéraire se transforme en internaute vraiment très humble (salut, collègue Dumais!), il furète, et, vous le soupçonnez bien, il trouve... de la littérature. Voici quelques-uns des sites que j'aime bien parce qu'ils me paraissent à la fois bien conçus et riches de contenu.

Constatation banale: la Toile littéraire, tout au moins dans l'état actuel des choses, est à son meilleur lorsqu'elle s'apparente à une bibliothèque ou à un centre de documentation. L'électronique permet de diffuser autrement des textes souvent anciens et parfois d'en exhumers certains de l'oubli.

C'est le cas de l'un des sites phares de la littérature québécoise, remarquablement bien fait: «La Bibliothèque électronique du Québec», qui s'appelait naguère «Petite anthologie du Québec» (www.multimania.com/jydupuis/index.htm). Conçu et tenu par Jean-Yves Dupuis — s'agit-il du romancier et nouvelliste, auteur notamment de *Bofgénération?* —, il présente de nombreux textes de nos classiques: Louis Fréchette, Nérée Beauchemin, Arthur Buies, Laure Conan et bien d'autres, écrivains oubliés comme Firmin Picard, Joseph Raiche ou Omer Voizard. On y trouve également *l'Évangéline* de Longfellow en version originale anglaise et en français. Le site, enrichi et mis à jour régulièrement, semble très fréquenté, y compris par certains internautes à qui Dupuis sert cette mise au point: «*Je tiens à signaler que je ne réponds pas aux courriels d'étudiants qui s'imaginent que je peux faire leurs travaux à leur place.*»

On peut d'ailleurs se servir de ce site comme porte d'accès à l'ensemble de l'activité littéraire au Québec puisque son auteur y propose un grand nombre d'autres sites sur ou par des auteurs — dont certains publient sur la Toile —, ceux de revues littéraires, de librairies, d'éditeurs, etc. On accède à ces listes, à partir de la même adresse que ci-dessus, en remplaçant [index.htm](#) par [liens.htm](#). Parmi tous ceux-ci, signalons-en deux: «Au fil de mes lectures» (www.synapse.net-euler/aufile.htm), un recueil de plus de 10 000 citations amoureux-ment recueillies par Gilles Jobin chez les écrivains les plus divers. À feuilleter, si je puis dire, en flânant. Et un site utile à ceux qui ont des enfants ou qui en connaissent: «Littérature québécoise pour la jeunesse» (sdm.qc.ca/txtdoc/lj98/aa/lisu.html), où

VOIR PAGE D 2: LETTRES



CHOIX DE POÈMES (1955-1997)

Fernand Ouellette

DANS LA COLLECTION DU NÉNUPHAR

F

320 pages • 34,95 \$

LIVRES

LA CHANCE

Ni un essai philosophique, ni un journal intime, ni une fable contemporaine, ni un long poème en prose

SUITE DE LA PAGE D 1

suggère un autre mode de lecture. Selon l'auteur, «si une quelconque notion mythico-philosophique (la nuit, l'être, la vie, le temps...) revient sans cesse, d'une page à l'autre, cette répétition en épuise le sens profond. Ce n'est bientôt qu'un ingrédient conventionnel de la langue littéraire. Avec l'apport des signes, j'ai voulu réduire le mot à une trace matérielle autour de laquelle le discours, à la façon d'une Rose Camune, construit ses méandres». Tout cela peut paraître bien complexe; pourtant, ce texte est à l'image d'un pivot intime. Le centre à partir duquel le Bombyx tisse autour de lui-même un cosme soyeux, celui où la diversité des possibles vacille.

Au cœur de la vie

Comment donner à sa vie l'envergure de la parole? Comment se creuse en soi un vide si douloureux? Ces questions interviennent sans cesse dans le *Carnet du Bombyx*, qui se traduit le plus simplement comme une «coïncidence merveilleuse entre la vie et le langage [...] la Vie, c'est-à-dire le perpétuel commencement dans lequel la vie se rêve». À travers l'intonation, le rythme de la phrase, la scansion et l'emphase du verbe, cette prose poétique remonte au paysage intérieur, aux figures spectrales: «On écrit avant tout pour ses fantômes, afin de comprendre pour qui on veut faire sens. Est-ce juste une posture morale! Le pari derrière ce travail philosophique puisait à même la recherche de la matérialisation et de la transformation de l'écriture. La langue cache aussi un univers de matières.» On retrouve d'ailleurs

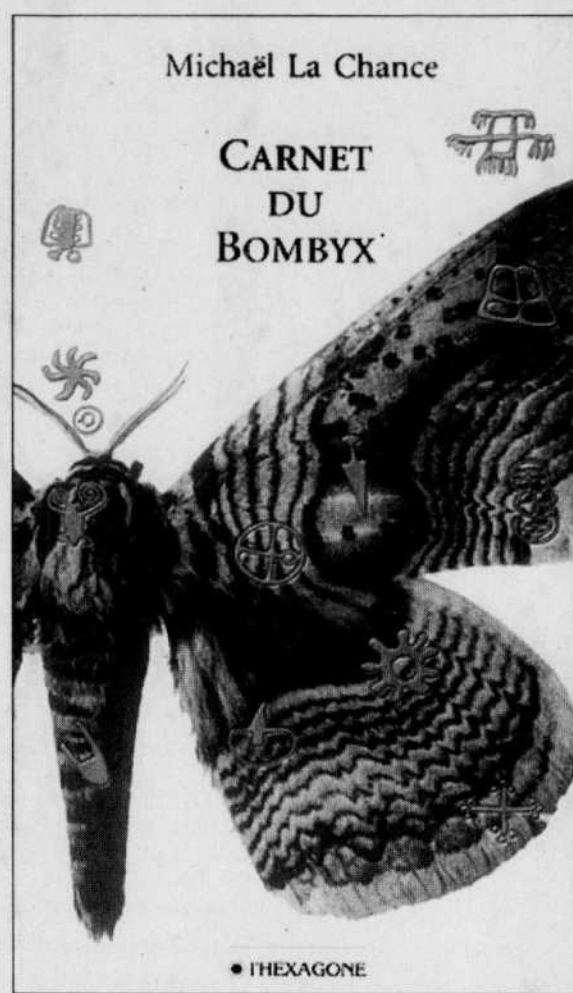
souvent, d'un chapitre à l'autre, certaines références à des pratiques manuelles (la culture du ver à soie ou celle de la lavande) qui cachent une véritable distillation des sens. L'acte de toucher, de voir, d'aimer et de comprendre s'infilte alors dans le cheminement de l'être accompli. Comme le souligne La Chance, «le Bombyx a un pouvoir de métamorphose. Il faut entendre ses émotions dans ce qu'on entend, les voir dans ce qu'on voit, les toucher dans ce qu'on touche. Le Bombyx, c'est l'esprit nature; une façon d'observer le monde avec désespoir et enchantement. J'imagine que le Bombyx, comme ce Carnet, se laisse connaître par dispersions».

L'éditeur parle de carnet littéraire, mais quiconque chercherait à classer ce livre dans un seul genre trouvera plusieurs obstacles sur son chemin. Le *Carnet du Bombyx* n'est ni un essai philosophique, ni un journal intime, ni une fable contemporaine, ni un long poème en prose, mais s'ouvre plutôt sur chacune de ces propositions. Livre de mémoire et d'écoute, il y a dans cette expérience «un besoin de l'immédiateté de la pensée à elle-même, du désir au corps, du réel face au jaillissement des sens». Nourri par des philosophes qui vont de Platon à Peter Sloterdijk, de poètes tels Blake, Yeats et Hölderlin, mais aussi par des lieux comme la Vallée des Merveilles ou l'art rupestre dans le monde, La Chance défend «le geste contem-

platif, dans sa simplicité poétique, où repose une inquiétude de l'être, une inquiétude des mots». Face aux pétroglyphes de Val Camonica, l'écrivain né à Neuilly croit qu'«on n'en dit pas plus qu'eux à notre époque. Ces gravures sont davantage rituelles que déclaratives. Les notions de notre métaphysique ne restent que des accidents différents de la pierre». Bien qu'il soit question d'archéologie, d'ethnologie et des cultes proto-historiques, Michaël La Chance n'a pas la prétention de s'avancer sur le terrain des spécialistes dans ces domaines. Il préfère toutefois suivre sa propre intuition poétique.

Quiconque chercherait à classer ce livre dans un seul genre trouvera plusieurs obstacles sur son chemin

«La mort est au centre, chaque existence est une boucle qui en part et y revient.» Cette phrase inaugurale du *Carnet du Bombyx* donne le ton au périple qui prend la forme «d'une proie vivante à peau de mailles». Il faut alors chercher à faire l'expérience du langage comme espace et matérialité, semblable à cette iconicité réelle dans une époque où la réalité devient iconique. Faisant suite à la publication du livre, Michaël La Chance a déjà d'autres projets en tête: «J'aimerais mener à terme un essai, en cours dans plusieurs articles, sur les penseurs de fer à l'ère des Titans. Je travaille aussi sur un recueil de poèmes, où les formes fixes auront un rôle très particulier, qui suivra les Leçons d'orange.» Une chose semble pourtant certaine: Michaël La Chance



LE CARNET DU BOMBYX
Michaël La Chance
L'Hexagone
Montréal, 2000, 208 pages

vient de donner naissance à un livre majeur dans la littérature québécoise contemporaine. A chacun de parcourir, en toute liberté, cet éveil de sens telluriques du monde qu'est *Le Carnet du Bombyx*.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie en morose

ADA REGARDAIT
VERS NULLE PART
Luc Larochelle
Les Herbes rouges
Montréal, 2000, 96 pages

NICOLAS FARGUES

Depuis les stoïciens jusqu'à Henri Michaux, la littérature fragmentaire a, chez l'écrivain pessimiste, toujours traduit quelque chose de plus complexe qu'une simple question de prédisposition personnelle ou de choix esthétique. Elle est le résultat de l'affrontement entre sa tentation du silence, trop radicale car trop macabre, et celle du discours, trop décourageante car trop vaine. C'est la raison pour laquelle le public a toujours eu plus ou moins de mal à y trouver son compte. Ni poésie, ni nouvelle, ni roman, le procédé échappe à la définition. Car on écrit court un peu comme on se retourne après des adieux: avec, au cœur, le sentiment qu'il s'en faudrait de peu que l'on choisisse de rester pour de bon.

Un mélange de compassion et de fragilité plus fort que la seule amertume

Luc Larochelle, comme tous ses héros de passage dans *Ada regardait vers nulle part*, appartient à cette race de résignés lucides «sans grandes raisons, sans drames connus. Juste trop de mailles tirées qui font qu'un jour, l'habit n'est plus portable» (page 43). Chez lui, l'écriture apparaît comme la dernière solution alternative sincère à la volonté d'en finir, signe que tout n'est pas vraiment perdu non plus. Résultat: 73 instantanés indépendants les uns des autres, petits accidents d'espoir qui sont des condensés subtils d'autant de romans possibles (si, bien entendu, on considère que disséquer son mal-être sur 350 pages représente un aboutissement en littérature); ou, plus précisément, 73 brefs extraits de 73 romans possibles: une conversation conflictuelle sur le prix de la laitue, une femme tournant le dos à son mari au lit à cause de la mauvaise haleine de celui-ci, un père tendant à son fils un *six-pack* de Budweiser sur le pas de sa porte...

Dans la tête des personnages

Car, comme tout authentique écrivain, c'est dans la tête de ses personnages que Larochelle va dénicher le romanesque, de préférence lorsqu'il ne leur arrive rien, c'est-à-dire à tout moment, n'importe où, n'importe quand. En quelques phrases justes, avec la simplicité essentielle de l'expérience, il s'attache à faire le bilan de toute une génération de couples ruminant leur naufrage. Cette même génération qui, dans les années 70, parlait de réinventer l'amour, ou tout au moins de ne pas entacher l'amour de routine, de reproches, de trahisons et d'indifférence, comme au temps de leurs parents: «Audrey posa un baiser sur son front, puis se dirigea vers la fenêtre. Mike, te souviens-tu de notre dernier été sur la Côte? - J'y pense souvent. - Tu crois que nous étions heureux? - Peut-être que oui. Tout cela est tellement loin. - Je ne sais pas ce que je ferai de la maison là-bas. - Vends-la, Audrey, je te le demande. - Ne retourne pas sur la Côte» (page 31).

Certes, la littérature occidentale contemporaine regorge de constats comparables. Mais il se dégage d'*Ada regardait vers nulle part* une profonde humanité, un mélange de compassion et de fragilité plus fort que la seule amertume: «Cet appel, c'est un cri, d'amour, un sanglot, un râle de désespoir. C'est à vous de décider» (page 41). Si l'on devait se risquer à une comparaison, ce serait *Tokyo-Montana Express*, de Richard Brautigan. On y trouve la même générosité dans la brièveté, le même goût pour l'insignifiance pleine de sens, le même humour du désespoir, les mêmes dons d'écoute et de voyance, la même attention maladroite de poète au langage des éléments, de Las Vegas à Dubrovnik: «A cause de la lumière diffuse des fanaux dans les rues de la vieille ville. [...] A cause du vin qui goûtait le soleil. A cause du vent qui ne mentait pas sur la couleur des nuits» (page 17).

L'ennui, avec Luc Larochelle, c'est qu'il ne fait rien qu'à critiquer tout le monde: «Je ne supporte plus cette allure hautaine que tu prends, et ce maudit sourire. - Ce n'est pas du mépris. C'est ma manière de supporter votre méprise. - Quelle méprise? - Mais, Jennifer, tu ne crois tout de même pas, toi aussi, que nous allons nous en tirer?» (page 53). Heureusement pour les autres, la lucidité est bien faite: elle n'engage que soi.

LETTRES

SUITE DE LA PAGE D 1

des centaines de romans jeunesse sont répertoriés, classés par thèmes; on y présente également un résumé de chacun, de même qu'une évaluation de son intérêt.

Pour qui veut connaître les coordonnées de nos écrivains, il y a, outre «L'île», le site bien connu de l'UNEEQ (www.litterature.org) et celui de Cyberscol (felix.cyberscol.qc.ca/LQ/) qui, comme son nom le laisse deviner, s'adresse particulièrement aux élèves: on y mentionne notamment des auteurs très peu connus du grand public.

Pour qui veut explorer la francophonie, le choix est vaste et riche. «Littérature francophone virtuelle» (www.swarthmore.edu/Humanities/clicnet/litterature/litterature.html) offre des textes choisis de poètes — d'Aimé Césaire à Nicole Brossard —, de nouvellistes et de conteurs de divers pays. Choix du même ordre mais différent dans «L'Espace culturel» du ministère des Affaires étrangères de France (www.france.diplomatie.fr/culture/france/biblio), auquel s'ajoutent des «livrets thématiques» fort bien faits sur de grands écrivains contemporains (Nathalie Sarraute, Claude Simon...) et des classiques des siècles passés.

Quant aux textes de ces grands classiques, on peut en trouver de nombreux sur le site de la Bibliothèque nationale de France (gallica.bnf.fr), qui dispose de quelque 80 000 documents puisés dans les archives des grandes bibliothèques du pays. La section «Gallica classique» offre notamment l'intégrale des fameuses classiques Garnier. Ajout récent: «La Voix sur Gallica», qui propose peu à peu certains des trésors des «Archives de la parole» fondées par le linguiste Ferdinand Brunot: on peut notamment entendre le poète Guillaume Apollinaire réciter son célèbre *Pont Mirabeau*. Presque aussi connu que Gallica, le très beau site de l'Association des bibliophiles universels (abu.cnam.fr): près de 300 auteurs du domaine public où dominent les textes de Balzac, Hugo, Lamartine et Jules Verne.

Mais j'avoue avoir un faible pour un site moins connu, dont les trésors sont plus modestes: celui de la bibliothèque municipale de Lisieux (www.bmlisieux.com), qui propose des textes quasi introuvables d'auteurs célèbres et d'autres, souvent délicieux, d'écrivains oubliés ou d'anonymes. C'est un véritable cabinet des curiosités où on est certain de trouver d'agréables surprises. J'y ai lu, la semaine dernière, *La Pipe cassée*, un poème épi-tragi-poissardi-héroïcomique de Jean-Joseph Vade...

Les sites consacrés à des auteurs précis, les bons sites s'entend, sont, me semble-t-il, plutôt rares. Il y a un excellent Rimbaud (www.imagnet.fr/rimbaud), agréable et très bien documenté: l'œuvre y est, la biographie, de même que les personnages qui ont compté pour lui; un très bon Maupassant (maupassant.free.fr) et un très, très bon Marcel Schwob — écrivain injustement méconnu, que j'affectionne — (www.resources.org/Revue/Restitution/Schwob/index). Chez nous, j'ai surtout remarqué un Jacques Ferron (www.ecrivain.net/ferron) qui se veut un véritable instrument de recherche, tenu par le groupe de travail «Éditer Jacques Ferron», et un Saint-Denis Garneau (pages.infinit.net/sdg).

Certains auteurs ont créé leur propre site, parfois de belle facture. Témoin, celui de Pierre Samson (www.montrealadont.com/pierresamson), où il présente très joliment ses livres, un album de voyages, des critiques. Ce diable d'homme qu'est Claude Jasmin a depuis peu le sien (www.claudejasmin.com), également bien fait.

Enfin, une curiosité, que je signale pour sa qualité technique et son agrément (mais non pas pour ce que vous allez imaginer): «Contes, légendes et aventures érotiques» (www.generation.net/~jplapo/contes.htm). Les textes, que je ne critiquerai pas ici, sont de l'auteur du site; il y a ajouté des images, de la musique. L'ensemble est beau et agréable.

Et bonne navigation!

GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE selon les ventes de nos 24 succursales Du 22 au 29 novembre 2000

1 JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu	1 J.-K. Rowling	Éd. Gallimard
2 ROMAN Q.	Journal d'un TI-Mé	3 Claude Meunier	Leméac
3 HUMOUR	Les chrétienneries	8 Pascal Beauvolet	Intouchables
4 CUISINE	Encore des pinardises ♥	7 Daniel Pinard	Boréal
5 CUISINE	Le guide du vin 2001	4 Michel Phaneuf	L'Homme
6 ESSAI Q.	L'année Chapleau 2000	2 Serge Chapleau	Boréal
7 GUIDE	Guide des resto Voir 2001	2 Beauchemin/Faraut	Voix
8 PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	8 Duval & Duquet	L'Homme
9 BIOGRAPH.	Ma vie, mon rêve	5 Céline Dion	R. Laffont
10 JEUNESSE	Chansons droles, chansons folles (Livre & DC) ♥	11 Henriette Major	Fides
11 PSYCHO.	Je t'aime, la vie ♥	6 C. Bensaïd	R. Laffont
12 ROMAN	Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina -	8 Camille Laurens	P.O.L.
13 BIOGRAPH.	J'ai choisi la vie	3 Andrée Boucher	Libre Expres.
14 B.D.	XIII n° 14 - Secret défense	1 Vance/Van Hamme	Dargaud
15 ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	5 G. Courtmanche	Boréal
16 ROMAN	Et si c'était vrai...	45 Marc Lévy	R. Laffont
17 CUISINE	Chic! Des recettes pop!	3 Collectif	Boréal
18 ESSAI	L'euphorie perpétuelle	30 Pascal Bruckner	Grasset
19 ROMAN	Douce amère	6 Danielle Steel	Pr. de la Cité
20 SPORT	Maurice Richard : héros malgré lui	1 Goyeux / Orr	T.P. Publishing
21 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	315 Daniel Pinard	Boréal
22 BIOGRAPH.	Les Laviguer : leur véritable histoire	1 Yves Laviguer	Saint-Martin
23 HUMOUR	Penser, c'est mourir un peu	11 G. Taschereau	Intouchables
24 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	64 Henriette Major	Fides
25 ROMAN	Métaphysique des tubes	12 Amélie Nothomb	Albin Michel
26 ROMAN Q.	Un parfum de cèdre ♥ - Éd. à 19,95 \$ -	8 A.-M. MacDonald	Flammarion Qc.
27 PSYCHO.	La synergologie	28 Philippe Turchet	L'Homme
28 CUISINE	Les sélections du sommelier 2001	10 François Chartier	Stanké
29 MATERNITÉ	Ces parents qui aiment trop	29 Aahner/Meyerson	Stanké
30 HUMOUR	Drôle en diable!	1 Gilles Lalulipe	Étals
31 B.D.	Kid Paddle n° 6 - Rodéo blokk	2 Midam	Dupuis
32 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	64 Amélie Nothomb	Albin Michel
33 ROMAN	Madame Socrate	3 Gérald Messadié	Lattès
34 ESSAI	l'état du monde 2001	6 Collectif	Boréal
35 JEUNESSE	Vieux Thomas et la petite fée ♥	8 Demers & Poulin	Dominique & Co
36 POLAR	L'envol des anges	6 M. Connelly	Seuil
37 ROMAN Q.	Black - Les chaînes de Gorée ♥	10 Paul Ohi	Libre Expres.
38 CUISINE	Un homme au fourneau	5 Guy Fournier	L'Homme
39 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	161 I. Nazare-Aga	L'Homme
40 HISTOIRE	100 ans d'actualités : 1900 - 2000	52 Collectif	La Presse

Livres -format poche

1 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3 ♥	50 J.-K. Rowling	Folio junior
2 ROMAN	Geisha ♥	29 Arthur Golden	Livre de poche
3 ROMAN	La montagne de l'âme - Prix Nobel de la littérature -	40 Gao Xingjian	Éd. de l'Aube
4 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	2 Dalai-Lama	J'ai lu
5 B.D.	DragonBall n° 42 - La victoire	6 Akira Toriyama	Glénat

♥ : Coup de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Les mardis Fugère
LE PREMIER MARDI DU MOIS, DES ÉCRIVAINS SE RACONTENT À JEAN FUGÈRE

Venez entendre les confidences littéraires d'un couple d'écrivains
DANIELLE ROGER ET LOUIS GAUTHIER

Le mardi 5 décembre 2000, à 19h30
À la Maison de la culture Frontenac - Entrée libre

Leurs livres seront vendus sur place par la librairie L'Écume des jours
Une production de l'Union des écrivains et écrivains québécois en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac

Louise-L. Larivière

Finira-t-on par en finir avec la féminisation ?

Une réflexion teintée d'humour qui refuse les arguments qu'on oppose à la féminisation linguistique, souvent marqués au sceau de l'ignorance, de la bêtise et de la mauvaise foi.

Essai, 150 pages • 16,95 \$

Boréal
www.boréal.com

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

Retour à la case facilité

VALIUM

Christian Mistral
XYZ éditeur, coll. «Romanichels»
Montréal, 2000, 284 pages

Depuis la parution de *Vamp*, son premier roman (Québec Amérique, 1988), Christian Mistral a cultivé un certain flou identitaire autour de sa personne et des narrateurs de ses principaux livres. Ceux-ci, comme leurs amis, sont des prototypes de la génération X, des «vamp», à la fois vampires et séducteurs, qui phagocytent le monde ambiant — ses plaisirs, sa culture — tout en essayant de s'y tailler une place à coups de charme et de culot.

Les narrateurs de *Vamp*, de *Vautour*, de *Valium* ont le même nom que leur auteur, ainsi que son âge, et ils écrivent comme lui. Mistral l'écrivain est-il ses personnages et vice versa? S'agit-il de sa part d'une posture dictée par la coquetterie ou de quelque nécessité qui s'est imposée à l'écrivain de faire de sa propre vie la matière première de son œuvre?

Certains critiques littéraires, incapables d'une lecture, ont été prompts à subodorer la chair sous les mots, la tranche de vie dans l'épisode romanesque, l'humain dans le littéraire. À les lire, on pouvait être rassuré: il n'y avait qu'un Mistral, en chair et en livres...

Vamp, à sa sortie, avait été accueilli diversement, mais on l'avait remarqué: c'est ce que Mistral espérait. L'écriture a été jugée remarquable,

ou tout simplement échevelée, comme la chronique même qu'elle raconte, celle d'un clan de jeunes délinquants citadins du début des années 80. Or il se trouve que *Valium* est en quelque sorte un après-*Vamp*, puisqu'au début du récit nous sommes en 1988 alors que Mistral le narrateur vient de faire paraître son premier roman qui s'intitule... *Vamp*.

Suivent, comme il se doit, les séances de signatures au Salon du livre de Montréal, où l'auteur essaie de tromper l'ennui en buvant du vin et en mystifiant une lectrice. Puis, on lui propose une interview pour *Insomnie*, une revue littéraire de Québec: on reconnaîtra sans peine *Nuit blanche*, que Mistral avait d'ailleurs identifiée dans la première mouture de son roman, diffusée sur Internet. (Elle s'y trouve encore, au site www.geocities.com/SoHo/8797).

L'interview est ratée, mais la journaliste, elle, a titillé le narrateur. Et il semble que, de son côté, elle ait été séduite. Ainsi s'amorce une première piste narrative, une bonne vieille histoire de séduction et de désir où Mistral et cette Jo Genêt vont se trouver engagés. L'affaire se corse et se transforme en un dilemme érotico-amoureux, un triangle dont Mistral est à la fois l'auteur et l'enjeu. Car il y a Jo et une certaine Marie-Raspberry Scott, qui lui plaît également. Il les aime, il les veut toutes deux, la jeune et la femme de 34 ans. Et il y a la réciproque, comme en témoignent les lettres enflammées que Mistral nous offre à lire par-dessus son épaule. L'une est anglaise et l'autre travaille aux Postes, à Ottawa: le désir et l'amour

n'ont-ils pas ici une coloration étrangement «canadienne»? Le narrateur, sans doute trop pris par ses émotions, ne le remarque pas...

Ces femmes, comme la jeune fille qui a troublé l'adolescence de Mistral, sont donc pour l'essentiel des amoureuses qui lui inspirent de belles envolées lyriques. Et puis, il y a l'autre monde, celui de ses amitiés masculines, rugueuses, musclées, monde étranger au premier depuis toujours, semble-t-il. Mistral se souvient par exemple de deux camarades d'école, «salauds» et «cul-terreux», de petits campagnards délaurés qui se sont payés sa tête plus d'une fois. Il ne leur en veut pas: cela se passait entre hommes. C'était l'époque où, se rappelle-t-il, il voulait devenir empereur: la chose ne manque pas de piquant quand on sait que Mistral l'écrivain est né Roy...

Pour l'heure, il fréquente Fantasio, ce séducteur qui se trouvait déjà dans *Vamp* et, surtout, son colocataire, Leopold Vega, mélange de Goth et de Phénicien, «petit, râblé, costaud, la bouille burinée comme un vélo volé, triste comme un rêve d'orphelin, l'air d'une espèce de Minotaure, un mutant de corrida, fruit des noces de sang entre un matador et un taureau». Cet Espagnol d'origine semble être à lui seul un condensé de tout l'imaginaire de son pays. Ce séduisant raconteur de sa propre histoire dont il fait un véritable récit picaresque, c'est la vieille Europe faite homme, brillante et décadente comme semble se l'imaginer le narrateur.

Valium est une chronique très semblable à celle de *Vamp*, et pas plus roman que celui-ci. Entre les deux, Mistral avait publié *Carton-pâte* et *Papier-mâché* (des antiromans), *Fatalis* (un poème), *Julien Vago* (un scénario), tous sans grand intérêt.

Puis, ce fut *Vautour* (XYZ, 1992), autre faux roman, fort bien fait, plus dépoillé que les autres, plus maîtrisé, et qui est jusqu'ici le meilleur Mistral.

On aurait pu espérer que *Valium* soit dans cette veine, d'autant que, comme le suggère son titre, il s'agit de la suite de ce grand cycle, baptisé *Vortex violet*, déjà annoncé à l'époque de *Vamp* et qui devait couvrir dix volumes.

Dans ce livre assez attendu dans le milieu et chez ses admirateurs, Mistral retombe malheureusement dans ses travers du début, alors qu'on lui reprochait de gâcher un talent manifeste en se complaisant dans une certaine virtuosité. Mistral aime les mots, d'un amour parfois immodéré, auquel il cède ici comme le débutant d'il y a douze ans qui voulait porter un grand coup et jeter sa gourme.

Léo Vega reproche à juste titre au Mistral de *Valium* de ne pas créer de personnages dignes de ce nom, de se contenter de «protagonistes qui fonctionnent comme des automates dans un espace-temps élastique». Mais il s'empresse de l'absoudre, comme si cela importait peu, comme s'il était impossible de faire autrement ou mieux. Il a tort.

Quant au *valium*, ce mot-titre dont on s'attendrait qu'il soit un programme quelconque, ce n'est ici que le médicament. Il surgit en toute fin de récit comme une hypothèse gratuite, une tentative d'explication, torde peut-être, d'un épisode tragique de l'histoire, alors qu'il se fait tard et qu'il faut bien essayer de trouver quelque chose, une idée, un titre avant de finir. Mais sans trop y croire.

robert.chartrand5@sympatico.ca



Robert Chartrand

À L'ESSENTIEL

Saint Stock?

Claire Hoy consacre toutes ses énergies à défendre le controversé personnage

STOCKWELL DAY

PROTRAIT DE L'HOMME
ET DU POLITICIEN

Claire Hoy
Traduit de l'anglais
par Brigitte Pellerin
Ed. Varia
Montréal, 2000, 256 pages

son «faucou fiscal», se fasse si nébuleux et allusif quand vient le temps d'exonérer le Day social de tout blâme? Suffit-il de dire «Mais non, il n'est pas comme ça!» pour lever les ambiguïtés? Hoy tire sa défense du martyrologe: les journalistes — mon texte ne le fera pas changer d'idée — sont «des champions de la tolérance qui se font un devoir de tolérer tout ce avec quoi ils sont d'accord, sans

trop s'occuper du reste». CQFD. Quand Hoy évoque, en page 162, «[Rodrigue] Biron et le tout aussi radical Jean Allaire» (!), la conclusion s'impose: nous sommes ici de l'autre côté du monde, celui qui regroupe une droite vraiment radicale qui fourbit ses armes politiques de plus en plus impatiemment. Souhaitons que ça ne trompe personne.

Louis Cornellier

Pénible expérience que celle de lire la biographie d'un homme qui nous est franchement antipathique. Quand, en outre, l'auteur du portrait en question se nomme Claire Hoy, un journaliste ultraconservateur qui sévit au Canada anglais, l'entreprise se transforme rapidement en véritable pensum.

La prose, pourtant, est claire, accessible, et la traduction n'embrouille rien, mais l'ensemble sent trop fort la propagande pour confondre les sceptiques. Vous imaginez Day en réactionnaire intolérant? Vous avez tort, réplique Claire Hoy, qui consacre toutes ses énergies à défendre le controversé personnage.

Enfant heureux, sans problème, Stockwell Day a grandi à Montréal, plus tard en Ontario et ensuite dans l'Ouest canadien. L'école convient mal à ce jeune homme exubérant, qui deviendra, jeune adulte, bûcheron, encanteur, travailleur social et pasteur pentecôtiste. Il fera ses classes politiques au sein du Parti conservateur de l'Alberta et occupera enfin le poste de ministre des Finances de cette province avant de devenir chef de l'Alliance canadienne.

Le propos de Claire Hoy vise deux objectifs: démontrer que Stockwell Day est le plus brillant et efficace héritier du conservatisme fiscal canadien et réhabiliter la réputation d'un politicien souvent accusé d'intolérance pour cause de conservatisme social.

Obsédé par les impôts contre lesquels, dès 1987, il «se répandait en invectives», Day apparaît dans ces pages comme un politicien à la pensée unique, prêt à tout, surtout aux compressions sévères dans la fonction publique et les programmes sociaux, pour terrasser le «fardeau fiscal» maudit. Pour lui et son biographe, il ne s'agit pas là d'un choix idéologique mais d'une croisade en faveur de la vérité. «Réduire les impôts rend les gens heureux», affirme souvent le politicien. «Que tous ceux qui sont en faveur d'une augmentation des impôts lèvent la main», ajoute ironiquement son hagiographe, faisant par là la preuve éclatante que le réductionnisme économique peut se satisfaire de pareilles sornettes. On ne se surprendra donc pas d'apprendre que Hoy admire Ronald Reagan et qu'il considère que faire campagne en faveur d'un système de santé à deux vitesses est une position raisonnable, mais «en avance sur son temps».

L'idéologie sociale de Day vous inquiète? Son appui au mouvement pro-vie, sa ligne dure envers les assistés sociaux, son populisme anti-étatique et son mépris de la culture (sait-il seulement ce que cela veut dire?) vous incitent à le déconsidérer? Eh bien, Claire Hoy veut vous dire que vous avez tort. Son héros serait un homme tolérant, généreux et ouvert.

Comment expliquer, alors, que le biographe, si franc et direct à l'heure de chanter les vertus de

DENISE BOMBARDIER



Denise Bombardier
Lettre ouverte
aux Français
qui se croient
le nombril
du monde



QUI AIME BIEN
CHÂTIE BIEN!

ALBIN MICHEL

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

Jacques T. Godbout

LE DON
LA DETTE ET
L'IDENTITÉ

Homo donator et homo accipiens



Boréal

De l'auteur de
L'Esprit du don
Jacques T. Godbout

Pourquoi ressentons-nous le besoin de nous compliquer la vie avec les cadeaux et autres rituels accompagnant le don? Un des meilleurs spécialistes mondiaux de la sociologie du don nous apporte la réponse.

Essai, 192 pages • 22,95 \$

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • LES ÉDITIONS DE L'IQRC



Collection *Mercure du Nord*
dirigée par Josiane Boulad-Ayoub

Rousseau. Anticipateur-retardataire
SOUS LA DIRECTION DE JOSIANE BOULAD-AYOUB,
ISABELLE SCHULTE-TENCKHOFF ET PAULE-MONIQUE VERNES
346 pages, 35 \$

L'autre de la technique

SOUS LA DIRECTION DE SERGE CANTIN ET ROBERT MAGER
264 pages, 27 \$

À PARAÎTRE

Comment l'esprit vit à l'homme ou l'aventure de la liberté

JANINE CHANTEUR

250 pages, 27 \$

L'éclatement de la Yougoslavie de Tito (1980-1995)

YVES BROSSARD ET JONATHAN VIDAL



Collection *Dikè*
dirigée par Josiane Boulad-Ayoub
et Bjarne Melkevik

Réflexions sur la philosophie du droit

BJARNE MELKEVIK

222 pages, 25 \$

À PARAÎTRE

L'argumentation. Droit, philosophie et sciences sociales

SOUS LA DIRECTION DE PIERRE LIVET

222 pages, 25 \$

À PARAÎTRE

Comprendre pour agir. Violences, victimes et vengeances

SOUS LA DIRECTION DE PAUL DUMOUCHEL

25 \$

La légitimation par la procédure

NIKLAS LUHMANN

COLLECTION ZÉTÉSIS

dirigée par Jean-Marc Narbonne

La métaphysique. Son histoire, sa critique, ses enjeux

JEAN-MARC NARBONNE ET LUC LANGLOIS

Actes du XXVII^e congrès de l'Association des sociétés de philosophie de la langue française (A.S.P.L.F.)

LUC LANGLOIS ET JEAN-MARC NARBONNE

À PARAÎTRE

Une philosophie dans l'histoire. Hommages à Raymond Klibansky

SOUS LA DIRECTION DE BJARNE MELKEVIK
ET JEAN-MARC NARBONNE

Les Presses de l'Université Laval • Les Éditions de l'IQRC
Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103
Téléphone : (418) 656-7381 • Télécopieur : (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca • <http://www.ulaval.ca/pul>

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Comment on nous abrutit

LA RÉPRESSION TRANQUILLE

Gabrielle Gourdeau
Éditions Trois-Pistoles, Paroisse
Notre-Dame-des-Neiges
Trois-Pistoles, 2000, 336 pages

P olémiste énergique et emballée, l'écrivaine Gabrielle Gourdeau s'adonne depuis plusieurs années à la critique sociale en vrac et à l'art du coup de gueule à l'emporte-pièce. Éternelle insurgée, elle crie la nécessité «des articles péta-nts de santé lucide où sont dénon-

cés tout ce qui bouge et tout ce qui est pourri au royaume du Québec» et elle entend sans plus tarder s'atteler à la tâche d'en écrire.

En introduction à son brûlot intitulé *La Répression tranquille*, Gabrielle Gourdeau prévient l'intrépide lecteur: «Il faudra plutôt s'attendre à des tableaux brossés à larges coups de pinceau, à des affirmations hyperboliques, voire à du grossissement frisant parfois la caricature et à de la "typisation". [...] Ici, la modération n'aura pas sa place, du moins n'aura-t-elle certes pas meilleur goût que la joyeuse orgie d'évidences à laquelle je convie le lecteur.»

Des évidences? Plutôt, dirai-je, un recueil de critiques débridées, une courtpointe de colères rapaillées, un joyeux dévouement

qui ne se refuse aucune cible. Version olé olé du moralisateur *Quand le jugement foule le camp* de Jacques Grand'Maison, paru en 1999 et déjà réédité, ce pamphlet nerveux dénonce le climat cataleptique qui régnerait actuellement sur le Québec et dont les principaux responsables seraient les BBGD, les baby-boomers gras durs, c'est-à-dire la frange socio-économiquement privilégiée de cette génération, «les géniteurs d'un néoconservatisme et d'un néolibéralisme engendrés par ce que j'appellerai la Répression tranquille.»

Obsédés par l'Avoir plutôt que par l'Être, paralysés par la «peur de perdre nos chers acquis matériels», les Québécois réprimés auraient la conscience vide, le jugement en déroute, et ils subiraient les affres d'une idéologie décevante aux multiples tentacules. La thèse est grosse, excessive, souvent injuste, mais Gourdeau la défendra sans s'embêter de scrupules.

Les manifestations de la répression de la pensée, elle les trouve chez les enfants dopés au Ritalin, chez les adolescents engourdis par le pitonnage informatique, chez les adultes assommés par le Prozac. Reprenant ensuite un préjugé gros comme le bras, elle accuse les récentes réformes scolaires de tous les maux et se désole du fait que l'école privée serait désormais la seule à offrir «une formation solide», un jugement tout à fait méprisant et faux qui vient au surplus appuyer le discours répressif qu'elle vilipende.

Gourdeau pourfend aussi des tendances sociales, qu'elle nomme «ego-buster», qui entretiendraient la déroute des esprits québécois. Bombardée de messages visant à lui imposer un culte du corps à la californienne, entretenue dans la précarité d'emploi et victime de castrateurs d'identité nationale (Alliance Québec, les mondialistes gnanman, le gouvernement fédéral), la population québécoise aurait l'ego «crapouiti» et empêché d'être. La charge, ici, se perd en considérations multiples (comment articuler ces trois assauts sur notre ego?) et contient une fausseté: le téléspectateur québécois n'a pas de «prédilection pour les émissions de télé américaines».

Qui trop embrasse...
On touche là un des points faibles de ce livre: sa volonté

de tout ramasser. S'il est juste, par exemple, de critiquer les ravages du jeu (loteries, casinos) institutionnalisés, que penser des attaques en règle réservées à notre passion de l'humour, même bête, et à notre goût de la fête quasi perpétuelle? Est-on, vraiment, sur le même terrain? De la même façon, notre inoffensive propension à la nostalgie mérite-t-elle d'être mise sur le même pied que la débilite-tendance à la fuite en avant qui nous fait rêver de re-traiter au mépris du présent? Les piques les plus cinglantes se perdent dans ce fourre-tout.

Quand elle traite de répression de la parole, Gourdeau a le tir plus juste. Ses moqueries au sujet des dénigriers de notre parler national et de nos particularités linguistiques frappent dans le mille. Mieux encore, sa plaidoirie en faveur du droit à l'usage des gros mots par les femmes médiatiques se fait provocatrice à souhait: «Pourquoi nos femmes médiatisées sont-elles aussi constipées dans leur parler autant que dans leur gestuelle alors que leurs homologues masculins peuvent s'emporter, s'écarter, parler cul-tétons-fesses sans que leur employeur leur montre la porte?» Une remarque qui s'applique aussi, ajoute-t-elle, à l'écriture au féminin, trop peu audacieuse à son goût.

La section sur la «répression de l'action» retombe cependant dans les travers déjà identifiés. Que la grossesse soit désormais trop souvent «perçue comme une maladie», que les enfants soient surprotégés, que l'alarmisme au sujet d'à peu près tout (la bouffe, les OGM, le soleil) finisse par lasser, que l'intolérance envers les fumeurs et les buveurs irrite, ce n'est pas nécessairement faux, mais comment tirer programme d'une telle montée de lait libertaire? Au diable les lois et les soucis? C'est un peu court. Faut-il vraiment se mobiliser contre le port du casque à moto et de la ceinture de sécurité en auto? Il me semble qu'il y a beaucoup plus urgent à combattre, non?

Ce livre, c'est sa qualité et son défaut, étourdit. Feu roulant de claque vigoureuses et ironiques, il réjouit par son souffle querelleur jamais épuisé et son panache inébranlable. Fourre-tout polémique trop fébrilement rempli, il déçoit par son désordre argumentatif et ses jugements mal hiérarchisés.

louiscornellier
@parroinfo.net



Louis Cornéliier

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Un précieux lectorat

ENTRE FEMMES ET JEUNES FILLES

LE ROMAN
POUR ADOLESCENTES
EN FRANCE
ET AU QUÉBEC
Daniela Di Cecco
Remue-ménage
Montréal, 2000, 206 pages

SOPHIE POULIOT



De l'athlète à la femme d'affaires, en passant par le médecin et la dévouée mère de famille, quantité de modèles féminins s'offrent actuellement aux jeunes filles. De toute évidence, l'adolescente ne se définit plus uniquement par l'homme qu'elle aura eu l'heur de subjuguier, mais aussi par le métier et le style de vie pour lesquels elle optera. Malgré cette incontestable évolution, une question demeure: la littérature pour adolescentes a-t-elle su s'adapter à cette réalité ou sert-elle toujours aux jeunes filles le modèle de la femme sensible et romantique cherchant la sécurité auprès d'un homme?

La réponse à cette question, enfin celle que propose Daniela Di Cecco, professeur de littérature jeunesse et de littérature québécoise à l'Université de Caroline du Sud, est plutôt satisfaisante. Après une étude évolutive, d'abord, du roman pour adolescentes depuis ses débuts (dans les années soixante au Québec et trente en France) et comparative, ensuite, des corpus québécois et français, l'auteure observe que le roman destiné explicitement à la jeune fille a su s'émanciper du style qui l'a engendré, soit le roman sentimental ou «à l'eau de rose». C'est par ailleurs cette origine qui a jeté le discrédit sur la littérature pour adolescentes, disgrâce qui, dans une certaine mesure, persiste toujours, comme le confirme Mme Di Cecco.

Cependant, l'amour, et notamment le premier, est encore au cœur de la majorité des romans étudiés par l'auteure, ceux-ci ayant été publiés entre 1985 et 1999. Daniela Di Cecco conclut à une dichotomie entre féminité et féminisme qui tirerait à la fois auteures et lectrices. D'une part, la jeune fille veut choisir une profession qui lui permettra de s'épanouir, d'autre part, elle désire trouver une épaule sur laquelle s'épancher. «Les romans [...] traduisent les contradictions de l'adolescence féminine: le rêve d'indépendance entre en conflit avec le rêve romantique qui est difficile à abandonner.» L'auteure oppose ces romans à ceux plus radicaux des Susie Morgenstern et autres Marie Brantôme, où l'amour est montré comme étant, sinon nuisible, à tout le moins d'importance très secondaire.

Il y a là un a priori dont la justesse peut être contestée. Serait-il, en effet, antiféministe ou rétrogradement féminin de souhaiter rencontrer l'âme sœur? Les hommes n'accorderaient-ils, pour leur part, aucune importan-

ce à cet aspect de la vie? *Entre femmes et jeunes filles* semble négliger le fait qu'une femme indépendante et équilibrée, au même titre qu'un homme affichant de telles caractéristiques, puisse souhaiter partager sa vie avec une autre personne sans pour autant se faire l'esclave de stéréotypes avilissants.

Néanmoins, l'étude recouvre tout son intérêt lorsqu'elle aborde son volet comparatif, opposant les productions des deux pays francophones sélectionnés. On y fait état de la mission didactique attribuée aux œuvres québécoises et dont sont exempts leurs équivalents français. À l'ouest de l'Atlantique, les romans pour adolescentes agissent comme guide de contraction, enseignent aux lectrices que la première expérience sexuelle gagne à ne pas être précipitée et, dans le cas de certains ouvrages, que l'hégémonie de la beauté oppriment la gent féminine ne doit pas être un motif de mésestime de soi-même.

Autre différence recensée entre les ouvrages français et québécois: les premiers esquissent la question sexuelle, tandis que les seconds la décrivent avec force détails. C'est qu'un caractère didactique du roman pour adolescentes se greffe une fonction thérapeutique. Les écrivains y prônent l'affirmation du désir féminin et réconfortent les jeunes lectrices quant à l'éventuelle déception que peuvent entraîner les premiers contacts physiques, déconstruisant ainsi le mythe de l'orgasme transmis par le cinéma et les autres médias de masse.

Entre femmes et jeunes filles offre un portrait riche et nuancé de l'état actuel de la littérature pour adolescentes. Si un certain parti pris féministe peut être décelé chez l'auteure, il reste indéniable que sa recherche est fort bien documentée. La crédibilité de l'étude ne s'effondre donc pas sous le poids de la subjectivité. Qui plus est, le lecteur ne peut que s'incliner devant l'importance méconnue du rôle que tiennent les auteures de romans pour jeunes filles dans le développement psychologique de celles-ci.

Plutôt que la télévision, ne seraient-ce pas maintenant les livres qui assument l'éducation des enfants?

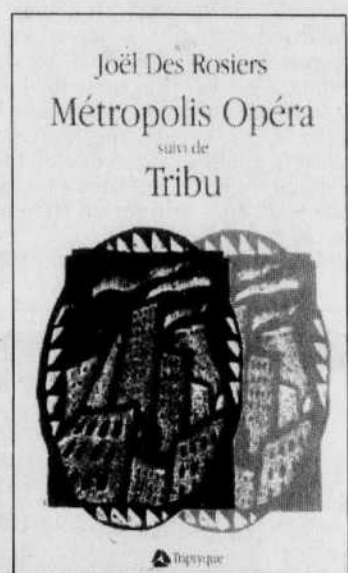
Un portrait riche et nuancé de l'état actuel de la littérature pour adolescentes

À L'ESSENTIEL

Le chant qui agonise

MÉTROPOLIS OPÉRA SUIVI DE TRIBU

Joël Des Rosiers
Montréal
Triptyque, 2000, 196 pages



Après le succès critique notoire de *Vétiver* (Grand Prix du livre de Montréal 1999 et prix du Festival international de la poésie 2000), Triptyque a pris l'heureuse initiative de réunir en format poche les deux premiers recueils de Joël Des Rosiers.

Parus respectivement en 1987 et 1990, *Métropolis Opéra* et *Tribu* trouvent encore aujourd'hui une résonance incomparable. On découvrirait, à l'époque, une écriture authentique qui composait déjà avec des sonorités nouvelles. Loin du souffle parfois épique de *Vétiver*, ces deux recueils s'ouvraient sur un regard pluriel et elliptique à partir des racines haïtiennes. Ce qui subsiste toujours, l'audace d'une langue qui puise à même ses origines pour mieux devenir ce «chant agonisant».

La poésie de Des Rosiers cultive le mythe, une marche incessante, sans jamais se perdre dans sa profonde sensualité. Il faut relire cet apprentissage de la

présence, du doute et du verbe pour mieux comprendre l'ampleur de ce cheminement poétique dans la littérature québécoise contemporaine: «sabbat du cœur / à l'écart du semblant / hormis les candélabres la pierre/gardiennne des présages / sur le limon l'éternité / pas de deux au parfum de mangrove / trouvant d'instinct / le chemin de crêtes / le charme des falaises».

David Cantin



Madeleine Gagnon

«Voici un livre qu'il faut mettre entre toutes les mains: pour sa force, sa beauté, sa sincérité. [...] Cet essai-récit mériterait plusieurs prix, et démontre l'importance de l'écriture comme moyen de réflexion.»

PASCALE NAVARRO, *Voir*

«Et ce très beau livre, exceptionnel même, atteint une magie semblable à celle, par exemple, du documentaire *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais sur l'Holocauste. Là où seul l'art semble atteindre l'essence même de la tragédie, ce que le journalisme, la sociologie ou la philosophie ne peuvent faire comprendre.»

CHANTAL GUY, *La Presse*

La passion de la littérature
vib éditeur
www.vib.com

ROGER DES ROCHES Le Cœur complet



Excès et étranges beautés.

DOMINIQUE ROBERT Caillou, calcul



«Mes poèmes sont un témoignage de ma bonne volonté à l'endroit de mon cœur.»

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

Dimanche, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Marie Laberge pour la parution de *Gabrielle*, le premier volet très attendu de sa trilogie *Le goût du bonheur*.

Yvon Lachance a lu *Des airs de famille* de Paul Chanel Malenfant et D. Kimm, *Rouge Poison*, un roman jeunesse de Michèle Marineau. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Hôtel Iris* de Yôko Ogawa.

Dany Laferrière parle du phénomène Harry Potter pour marquer la publication du quatrième tome en français.

Vendredi, 19 h 30, une entrevue avec Yann Andréa au Café de Flore à Paris pour la parution de son roman *Ainsi*.



Télé-Québec
PDX.COM
LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

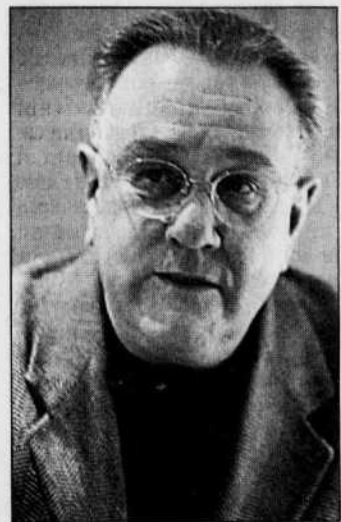
Le français dans tous ses états... généraux

TU PARLES!? - LE FRANÇAIS DANS TOUS SES ÉTATS

Collectif sous la direction de Bernard Cerquiglini, Jean-Claude Corbeil, Jean-Marie Klinkenberg et Benoît Peeters
Flammarion
Paris, 2000, 416 pages

Il n'y a pas, en soi, de «langage». Il n'y a que des langues. Chacun de ces multiples codes se forge au sein d'un groupe distinct. Le génie de la langue n'existe peut-être point, mais, œuvre collective, il y a assurément du génie dans la langue. Celle-ci forge ses utilisateurs, lesquels, en retour, transforment la langue qui, par la suite, les détermine. Dialectiques, historiques, les langues le sont, essentiellement. Toujours en mutation. Parfois, certaines viennent à mourir. La loi de l'évolution semble ici s'appliquer. Les plus fortes, ou les plus adaptées, l'emportent. Mais dans ce monde, aucun triomphe ne semble éternel. Le succès lui-même peut s'avérer fatal (comme le rappelle Barbara Wallraff en s'inquiétant pour l'anglais dans la dernière livraison de l'*Atlantic Monthly*). Quel succès? Quelle mort? Le latin ne continue-t-il pas à vivre à travers les langues romanes? Au fait, qu'advient-il de ce «créole qui a réussi», le français?

Lancinante question, aux multiples dimensions. Ici, on s'est mis à plusieurs pour en explorer pas moins de 27. Une pour chaque lettre de l'alphabet, auquel on a ajouté le @, symbole du siècle cyber qui s'ouvre. Presque autant d'auteurs de tous les coins



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Dominique Noguez

de la francophonie, dont certains connus: Julia Kristeva, Dominique Noguez, Michel Serres. L'œil québécois identifiera Jean-Claude Corbeil, un de nos «gestionnaires» de la langue, qui signe ici un texte solide sur le français et l'informatique. Ainsi que Claude Poirier, directeur de l'équipe du *Trésor de la langue française* à l'université Laval.

Espoirs francophones

On sent dans ce *Tu parles!?* - *Le français dans tous ses états*, élaboré en parallèle à l'exposition du même nom (et présentée à Québec, Lyon et Dakar), une francophonie qui, après des décennies de construction institutionnelle un peu artificielle, prend corps. Est-ce un de ces effets historiques imprévus qui suivent l'apparition de nouveaux moyens de communications?

Après tout, dans le passé, comme l'a démontré Benedict Anderson, l'imprimerie a accéléré la création de nations à partir des langues dites vernaculaires, que l'invention de Gutenberg avait contribué à standardiser. Autre exemple, plus près de nous: l'avènement de la télévision, qui avait fait craindre le pire pour le français au Québec. Or, quelque 50 ans plus tard, on prend conscience qu'elle a non seulement fait entrer chez nous le monde mais qu'en plus, parallèlement, elle a rapproché les Québécois les uns des autres, alimentant ainsi leur sentiment national. Et si les nouveaux moyens de communications, Toile en tête, faisaient de même pour la francophonie? Jamais, comme le suggère Claude Poirier, la présence du Québec en France et de la France au Québec n'a été plus intense. Dans ce livre, les Québécois, Jean-Claude Corbeil en tête, laissent entendre qu'il y a là une occasion à saisir.

Bel espoir. Dont les Français ne semblent vraiment pas avoir pris conscience. Au contraire, dans une vaste majorité, ils croient leur langue incapable de nommer le monde qui se fait. Le français, semble-t-il, ne convenait qu'à l'époque des perruques poudrées. Celle-ci étant terminée, passons à autre chose, semblent-ils se dire. Claude Allègre, en 1997, alors ministre de l'Éducation nationale, déclarait que les Français ne devraient désormais plus «considérer l'anglo-américain comme une langue étrangère». Il exprimait ainsi une opinion courante en France, ici dénoncée vertement par Dominique Noguez, qui parle de «l'éradication d'une langue, l'ar-

rachement à un peuple entier de ses mots et de sa syntaxe avec son consentement!». Le poisson de la francophonie semble parfois pourrir par la tête.

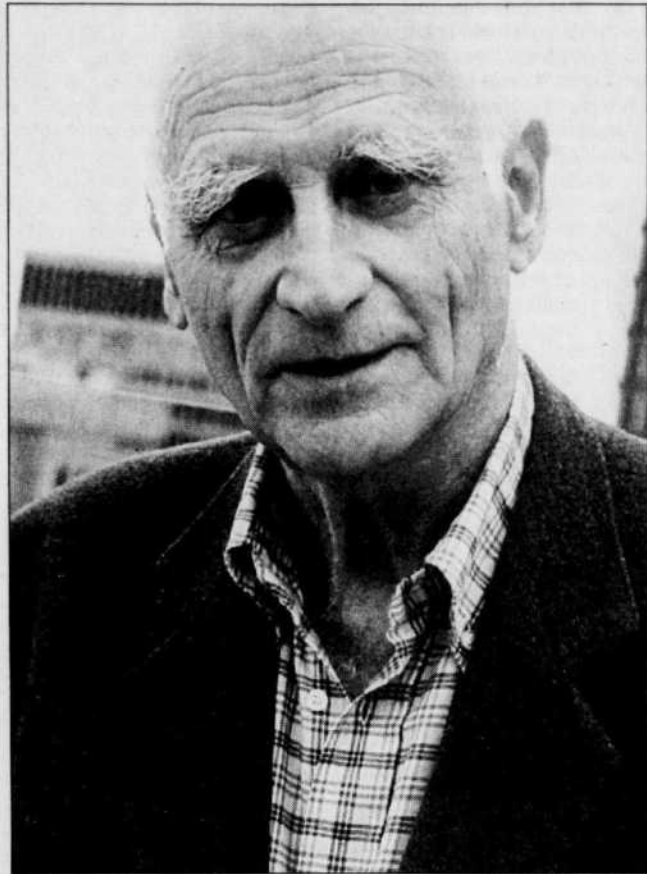
S'abandonner

«N'oublions pas [...] que le maître [sic: l'ouvrage applique les rectifications de l'orthographe de 1990] de la langue est l'usage et que toute tentative de réglementation (type loi Toubon) reste illusoire», écrit Marina Yaguello avec une belle assurance. Selon ce discours assez convenu, le français souffrirait d'une folle volonté de contrôle. Xénophobe, il repousserait les mots étrangers. Crispé, il refuserait tout néologisme. Telles seraient les sources de son déclin, que l'Académie, bouc émissaire idéal, incarnerait à elle seule.

Bien sûr, la langue est historique. Mais sommes-nous pour autant démunis face à son évolution? Pire: tout changement doit-il être considéré comme bon? Devrions-nous nous interdire de juger, de refuser certaines évolutions? Inspirée de ces économistes intégristes du marché, la devise linguistique contemporaine devrait-elle être «laissez faire, laissez parler»?

Un historicisme radical domine l'atmosphère aujourd'hui. Du constat sociologique, on déduit des normes (presque une logique d'audimat!). On ne se contente pas, autrement dit, de constater que la langue est historique, que le mouvement des langues va vers la transformation et leur métissage. Non: on prône le métissage tous azimuts, en taxant de ringardise toute opinion, mesure, loi ou règle allant contre le constat sociologique. Les dictionnaires deviennent de pures chambres d'enregistrement de l'usage. Dire «voilà le sens du mouvement» ne suffit plus. On ajoute: quiconque s'y oppose est à soupçonner, à craindre, car assurément rétrograde. «Le Bon Usage? Mais vous êtes nazi ou quoi?»

Bien sûr, nous ne sommes pas souverains sur la langue. Cette formidable entité nous dépasse. Les Québécois ont toutefois démontré au cours des dernières décennies qu'une volonté politique, collective, peut influencer sur son évolution. (Et plusieurs dans ce livre, dont Michel Serres, nous rendent hommage pour notre créativité terminologique. Vive le courriel!) Mais que dire des Israéliens, qui ont carrément ressuscité l'hébreu? Des Islandais, qui défendent avec vigueur une langue millénaire n'ayant presque pas évolué, parlée par à peine 300 000 personnes mais produisant des chefs-d'œuvre littéraires?



Michel Serres

Maternelle, paternelle

La langue peut et doit être un objet de soins. Elle relève à la fois du donné et de l'acquis. On naît pratiquement avec elle. C'est une matrice. La vie nous est donnée par une mère, laquelle nous donne aussi une langue, qu'on qualifie comme il se doit de «maternelle». Premier contact marquant. «Source originelle», écrit Julia Kristeva, Bulgare d'origine et Française d'adoption, qui n'hésite pas: «Il y a du matricide dans l'abandon d'une langue natale.»

La langue nous est donnée. N'empêche, nous devons aussi la conquérir — comme la culture, selon Malraux. Nous donner une langue «paternelle» (pour parler comme Michel Morin), avec ses règles qui libèrent, par la fréquentation des grands auteurs (ce que trop de Québécois refusent). «Comment apprend-on une langue?», s'interroge Alain. Par les phrases les plus serrées, les plus riches, les plus profondes, et non par les niaiseries d'un manuel de conversation.»

Le français pourra-t-il survivre si nous oublions qu'il est à la fois héritage, conquête et projet? «Nous pratiquons la langue française», disait Francis Ponge, cité en exergue de *Tu parles!?*. «Celle-ci n'est pas seulement pour nous notre instrument de communication. C'est aussi notre moyen de vivre.»

arobitaille@sympatico.ca

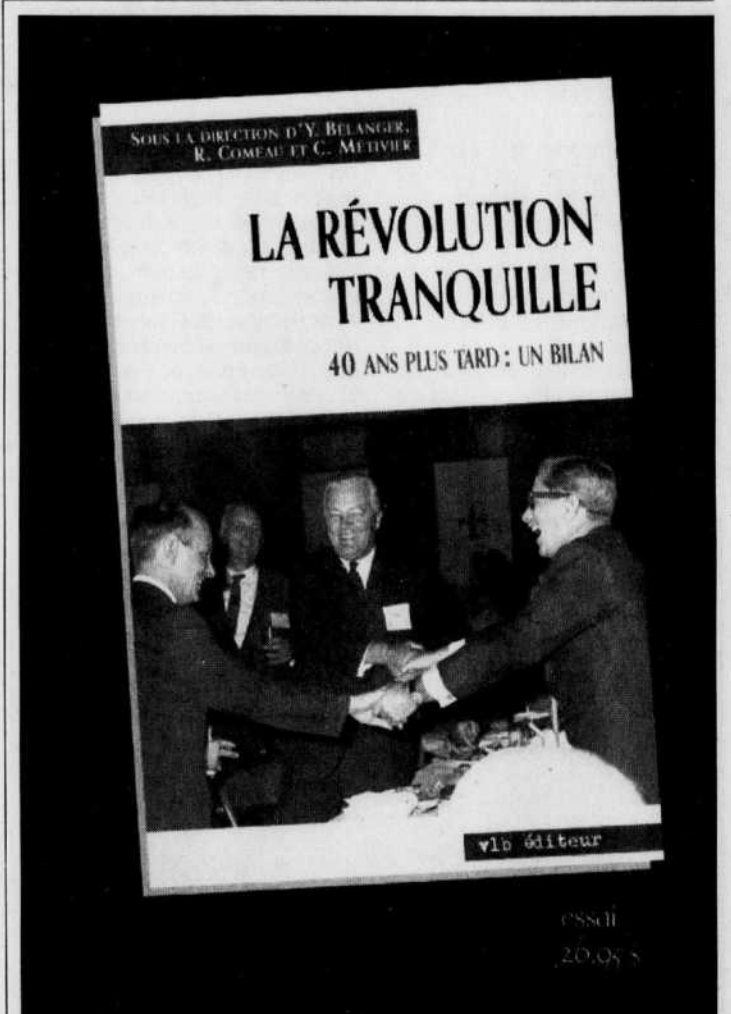
À L'ESSENTIEL

Énigme de la présence

FRESQUE LUNAIRE
Rose-Marie François
Éditions du Noroît
Montréal, 2000, 44 pages

C'est un tout petit livre, très mince, qui ne contient que quelques dizaines de poèmes. Pourtant, *Fresque lunaire*, de Rose-Marie François, révèle un monde aussi immense que complexe à travers les liens qu'il tisse. Traductrice du poète allemand Ilse Aichinger, cette auteure belge invite le lecteur dans un monde où des personnages, des émotions et des trouvailles véritables interviennent à tout moment. «Pour dessiner le destin / tracer des parallèles / une fresque lunaire»; cette strophe, en milieu de recueil, sert d'art poétique à une voix qui ne cesse de répondre à l'énigme de sa présence. On croise des détails, des miniatures qui font partie d'un tableau beaucoup plus vaste. L'ensemble possède de grandes qualités et un charme qui pousse à la lecture. *Fresque lunaire* montre comment le poème s'abandonne à une plénitude incertaine, à une promesse de délivrance. Une écoute attentive capable de donner sur un espace où mémoire, dépouillement et réalité ne font qu'un: «La pluie parfume le terrain / pour donner la vie à la mort / pour rendre la mort à la vie.»

David Cantin



Collectif sous la direction
d'Yves Bélanger,
Robert Comeau et Céline Métivier

Quarante ans après le début
de la Révolution tranquille,
quel bilan peut-on en faire?
Jean Charest, Stéphane Dion,
Bernard Landry, Jacques
Parizeau et Claude Ryan sont
au nombre de ceux qui répon-
dent à cette question.

La passion de la littérature

vib éditeur
www.vib.com

FÉLICITATIONS



On reconnaît dans l'ordre M. Bernard Descôteaux, directeur du journal Le Devoir, madame Élise Courtemanche et M. Hervé Faulon, directeur des éditions Hurtubise HMH.

Madame Élise Courtemanche

se méritait les titres
de lauréate

la grande gagnante
du concours

40 ans
d'édition
québécoise

Relations

sources politiques, religion

Dossier

Les ombres du passé
Entre mémoire et pardon



Peut-on réparer le passé?

Vous êtes invités à une table-ronde à laquelle participeront

Gil Courtemanche, auteur de *Un dimanche à la piscine à Kigali*
Lucia Ferretti, auteure de *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*
Jocelyn Létourneau, auteur de *Passer à l'avenir*

Jeudi 7 décembre, à 19 h 30

Olivieri
librairie - bistro

5219, CHEMIN DE LA CÔTE-DES-NEIGES
MONTRÉAL (MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES)

ENTRÉE LIBRE - RÉSERVATION : (514) 739-3639

LIVRES

ROMANS DE L'AMÉRIQUE

Juste bonne

Un livre qui donne un peu plus chaud au cœur

D'abord, félicitations aux gagnants: les Lions de la Colombie-Britannique et le vieux sapa-jou du Bas-Saint-Maurice. Dans le premier cas, j'y gagne au change (Christian, tu me dois un huard, et toi, Rodriguez, un ours polaire), même si le cœur n'y est pas. Dans le second cas, je ne gagne absolument rien, et le cœur n'y est pas davantage. Langue, culture, environnement: grands absents du débat, bien évidemment (comme dirait l'autre). C'est rendu que même Bernard Derome emploie l'expression «à ce moment ici». Je le jure: ces mots ont échappé à notre triathlète de l'écran, le soir des élections. Le lendemain, j'ai entendu un autre intervenant les prononcer en toute innocence à la radio. Un mantra national, alors? Ce n'est plus du cynisme, c'est du fétichisme,



Louis Hamelin

ça, les amis. Mais il faut voir les retombées positives là où elles sont: tout ça est très bon pour Shawinigan et son réputé Club de l'âge d'or (section affaires).

Avec la tête vide et le cœur en compote, on n'a pas toujours envie de parler des livres, certains matins. Jusqu'à Noël, on aimerait pouvoir se contenter de décrire la neige qui choit doucement sur le paysage nordique. La vie au jour le jour. L'amour. Les maux de tête. Les maux de dos. Les genoux parfois râpés et les crampes diverses de la bête à deux dos. Ça tombe bien: le premier roman

de l'Américaine Marly Youmans est justement de ces livres dont il n'y a absolument rien à dire, sinon que, comme certaines personnes, ils font un peu de bien autour d'eux. On peut le lire en une demi-journée, et après, on aura juste un peu plus chaud au cœur, comme

si quelqu'un avait ajouté une ou deux bûches de bouleau bien sèches dans le poêle à bois. On devrait, ce livre, le laisser couler dans la mémoire avec le doux clapotement heureux d'un ruisseau, et puis refermer notre être dessus. L'entourer d'un silence. Voilà l'hommage ultime que, si j'osais en ce jour de babil ininterrompu et de décompte électoral, je serais tenté de lui adresser.

C'est l'histoire d'une petite fille qui, pendant un été, va vivre très fort sa découverte du monde, à travers certaines de ses réalités essentielles. Été initiatique, donc. Treize ans. Pas encore l'âge de figurer dans une chanson de Luc Plamondon mais déjà celui de ressentir, tout bonnement, la piqûre, le premier effroi conscient du désir: «[Il] me touchait dans l'eau, et je sursautai comme si un jeune serpent m'avait frôlé de ses écailles.» Ça se passe dans une campagne, quelque part dans les Carolines. Dès le début, ou presque, le thème de la mort de l'enfant sert à créer un dense climat métapho-

rique. C'est Meg, la gamine, qui, dans le ruisseau près de chez elle, fait la macabre découverte d'une fillette de trois ans qu'on cherche partout depuis qu'elle s'est égarée dans les bois. Elle la soustrait, toute blanche, au remous vaseux. Elle la dispose soigneusement sur le bord comme une poupée: «Ce n'était plus un bébé. Ce n'était plus du tout un bébé.»

La quête du paradis perdu, propre à presque toute la littérature américaine, de même que l'importance récurrente de la Loi, s'exprimant ici à travers le Cinquième Commandement («tu honoreras ton père et ta mère»), constitue d'autres éléments de ce récit qui n'est pas sans évoquer, parfois, Anne Hébert, cruauté et beauté mêlées en un même élan vital, où chaque image semble participer d'une allégorie. Ce n'est sans doute pas pour rien que la religion catholique pratiquée par Fred, le jeune voisin qui va initier Meg à la coutume des lampions, occupe un espace non négligeable de cet univers roma-

nesque. Chaque geste et chaque moment vécu par la fillette, cet été-là, semblent en effet destinés à s'inscrire dans le monde avec la gravité abstraite d'un rituel. «Notre vie entière est une construction — une tentative de bâtir le paradis, à la façon d'une pie, avec de la camelote et du clinquant. Après tout, nous avons été créés, et nous ne pouvons nous empêcher de vouloir créer des choses à notre tour.»

Voilà que ça recommence. Je lis: «nous avons été créés», et j'entends le glissement pastoral d'un Stockwell Day. Le voici qui débouche, chevauchant sa motomarine, le long de cette plage de l'Atlantique où Meg s'est couchée dans le sable avec son grand-père malade, son grand-père qui va mourir et qui, plus tard, dans sa chambre envahie de vents tempête, affalé dans un lit pareil à un vaisseau démanté, sera «rabrié» par sa petite-fille pour boucler la boucle de cet été inoubliable. Scène d'anthologie, parmi les plus belles que j'aie lues depuis dix ans. (Quelqu'un aurait-il un douze

chargé à chevrotines que je m'occupe du pitre sur sa motomarine?)

Mais j'en ai trop dit. Et je m'en veux déjà bien assez d'avoir, par mon lourd plongeon, violé le silence de ce petit livre qui ressemble à une de ces chapelles de bois que Jacques Ferron appelait mitaines (*meet-in*) et qui apparaissent à flanc de colline, au détour d'une route peut-être appalachienne, encadrées d'éraiblières et de bois de sapins et de trembles, dominant le petit cimetière clôturé, envahi d'herbes folles et de fleurs fanées. Terreau immémorial contenant la mort de Meg, et la mienne. On entre, on se tait. La transparence brisée d'un étang baptismal s'apprête à recouvrir le lecteur-électeur déprimé de novembre tandis qu'un personnage lui crie: «Viens, l'eau est juste bonne.»

LITTLE JORDAN

Marly Youmans
Traduit par Christine Le Bœuf
Leméac/Actes Sud
Montréal/Arles, 2000, 118 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Comment on bascula dans la démence

Un roman qui montre le côté le plus sombre de l'humanité: l'indifférence

UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI

Gil Courtemanche
Le Boréal
Montréal, 2000, 286 pages

ÉRIC SABOURIN

Au début d'avril 1996, une dévastatrice illustration de la «boucherie héroïque» décrite par Voltaire au troisième chapitre de son *Candide ou l'optimisme* trouva

encore un autre exemple achevé, cette fois-ci au Rwanda, par le triste spectacle du génocide de l'ethnie tutsie par des miliciens hutus en furie. *Un dimanche à la piscine à Kigali* rappelle donc ces faits, notamment la responsabilité considérable du Canada dans ce drame et, par la fiction des personnages réinventés, on y perçoit aussi comment la tendresse amoureuse peut être un baume lorsque sévit partout la guerre civile.

Avant d'évoquer les ancêtres

des personnages principaux, l'auteur nous remémore d'abord les faits historiques récents qu'on eût voulu pouvoir balayer sous le large tapis protocolaire comme de supposées bavures de la mensongère diplomatie internationale (un pléonaste). L'instructive narration nous informe que les Belges, bien installés dans le décor, avaient défini l'essence des belligérants (les Hutus et les Tutsis) et posé les prémisses à tout ce scénario de vengeance ethnique; on apprend que la Chine aurait odieusement fourni les armes et que les grands meurtriers rwandais, ayant commandé les listes noires détaillant les noms et l'adresse des citoyens tutsis à Kigali et ailleurs au pays, que ces maîtres d'œuvre du génocide coulent, en ce moment, des jours tranquilles en France en toute impunité. Sinistre réalité qui nous donne, à notre tour, le goût d'égorger quelqu'un, mais qui?

Massacres sanglants

Au milieu de cette boucherie honteuse, nous avions dépêché un des nôtres, un général pleutre, éduqué au Canada, incarnant notre conscience vivante là-bas et qui aura failli à la prévoyante tâche d'éviter avec hardiesse ce qui pouvait l'être puisqu'il possédait, insiste le narrateur de Courtemanche, toutes les preuves d'un génocide minutieusement



Impossible de faire l'autruche, car tout au long du roman, toute une faune de coopérants et de conseillers politiques reste assise aux premières loges de ce théâtre révoltant. Affichant un calme stoïque, cette société fanfouche à ses repaires, sa mascarade quotidienne et ses lieux de rencontre privilégiés, comme la piscine du grand hôtel de Kigali: ces dignitaires s'y prélasseront jusqu'à la toute fin du bain de sang. Nous sommes témoins que les trois degrés pathologiques de l'insignifiance humaine, allant en crescendo de la méchanceté à la cruauté et jusqu'à la démence, tous mis en scène ici, montrent le côté le plus sombre de l'humanité: l'indifférence.

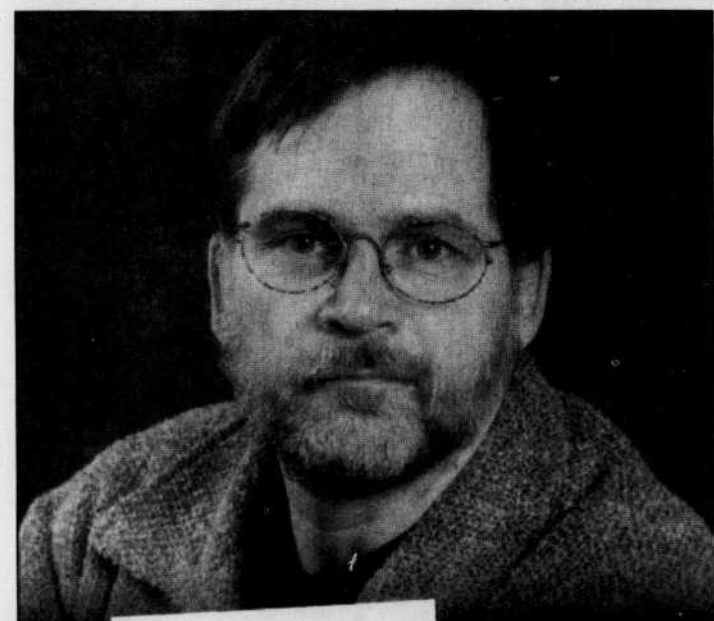
Un roman philosophique

Y a-t-il une leçon à tirer pour l'avenir? L'auteur nous laisse comprendre que, quand bien même nous nous méfierions de tous les euphémismes du langage diplomatique, nous serons toujours bernés par notre naïve incrédulité face au spectacle répétitif de la guerre civile. Au Rwanda, tout comme quelques mois plus tôt en Bosnie, avant d'atteindre le degré ultime et pathologique de la démence, on assista chez l'être dit humain à une hallucinante spirale de son état de déraison: sur la pente des bas instincts menant de la violence physique à la tuerie, on approcha par degrés progressifs de la démence constitutive à notre espèce. Sous l'emprise des rhéteurs promettant un plus grand bonheur de vivre aux ignorants à

l'écoute, on franchit volontiers l'étape folle menant au génocide d'autrui, ce fâcheux obstacle qui encombre notre chemin. Et voilà comment, en route vers la liberté hutue, la solution finale s'imposa.

Tendre amour et poésie

Pour nous épargner le plus souvent la description de l'horreur des massacres en cours, Gil Courtemanche met principalement en action deux personnages sensibles et dignes, résignés à se soutenir d'une mutuelle tendresse nourrie par l'inspirante poésie de cette contrée aux mille collines en cœur de l'Afrique et de la région dite des Grands Lacs: il s'agit d'un amour sublime entre l'élégante Gentille, élanée comme une belle femme tutsie quoique ses papiers lui attribuent une descendance hutue, et le lucide Bernard Valcourt, un journaliste québécois qui (on se demande comment, après tout ce qu'il a vécu dans ses périples tiers-mondistes) n'a pas encore pété les plombs. Avec délicatesse et une révolte profonde et justifiée, la voix de l'auteur se fait entendre pour nous peindre l'attendrissement d'un homme conquis par la beauté de Gentille et celle du pays aux mille collines arrosé généreusement par une nature et une lumière qui n'ont pas su éclairer le cœur tout à coup inhumain d'une population envers une autre. Au fil du temps, ce livre réaliste, mais de sentiment élevé, gagnera de nombreux lecteurs, son propos étant universel, rare qualité des meilleurs ouvrages.



FERNAND DUMONT
UN TÉMOIN
DE L'HOMME

INTÉRESSANTS
souffles et présentés par
SERGE CANTIN



ÉSSCII
27,95 \$

Serge Cantin

Un livre vivant et inclassable, qui témoigne de l'universalité de la pensée de celui qui fut à la fois, et au plus haut niveau, un philosophe, un sociologue, un théologien et un poète.

La passion de la littérature

l'HEXAGONE
www.edhexagone.com

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Serge Patrice Thibodeau

LE ROSEAU

POÉSIE

ÉDITIONS PERCE-NEIGE

SERGE PATRICE THIBODEAU

Le Roseau

14,95 \$

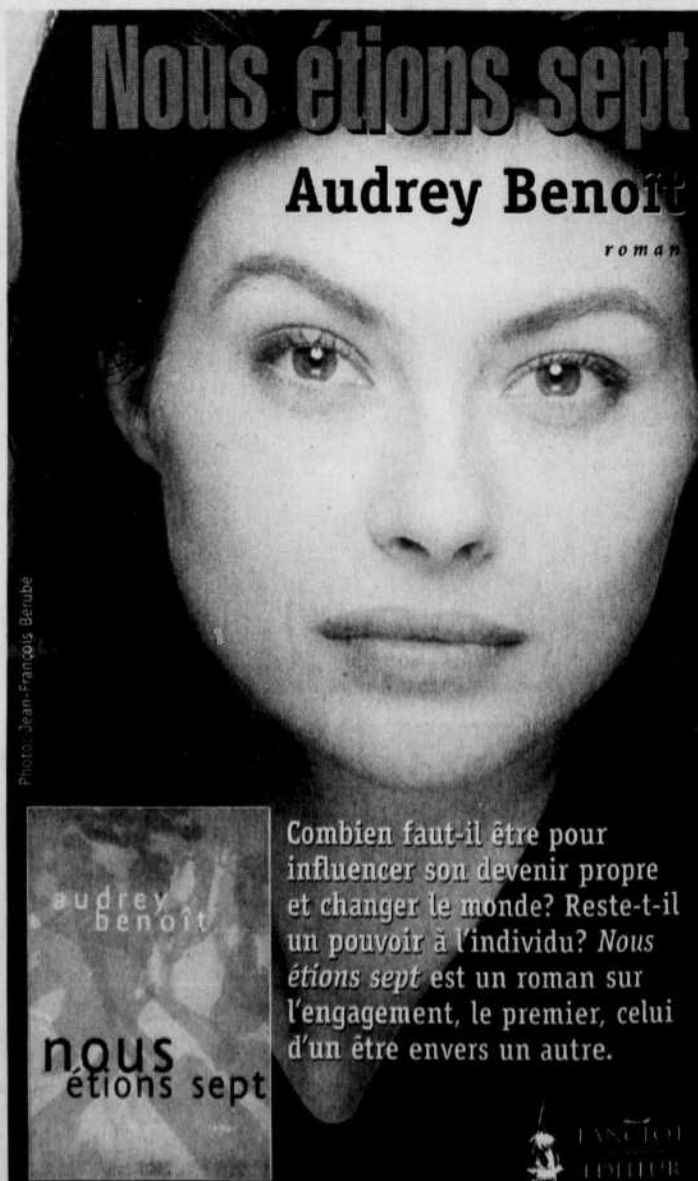
Roseau pensant: Fragilité de l'homme. Roseau dont on fait une flûte: Fragilité du chant.

Management des lettres
par André Paquin

Nous étions sept

Audrey Benoit

roman



audrey benoit
nous étions sept

Combien faut-il être pour influencer son devenir propre et changer le monde? Reste-t-il un pouvoir à l'individu? *Nous étions sept* est un roman sur l'engagement, le premier, celui d'un être envers un autre.

ÉSSCII
ÉDITIONS

LIVRES

DANS LES REVUES

L'ennui de lire

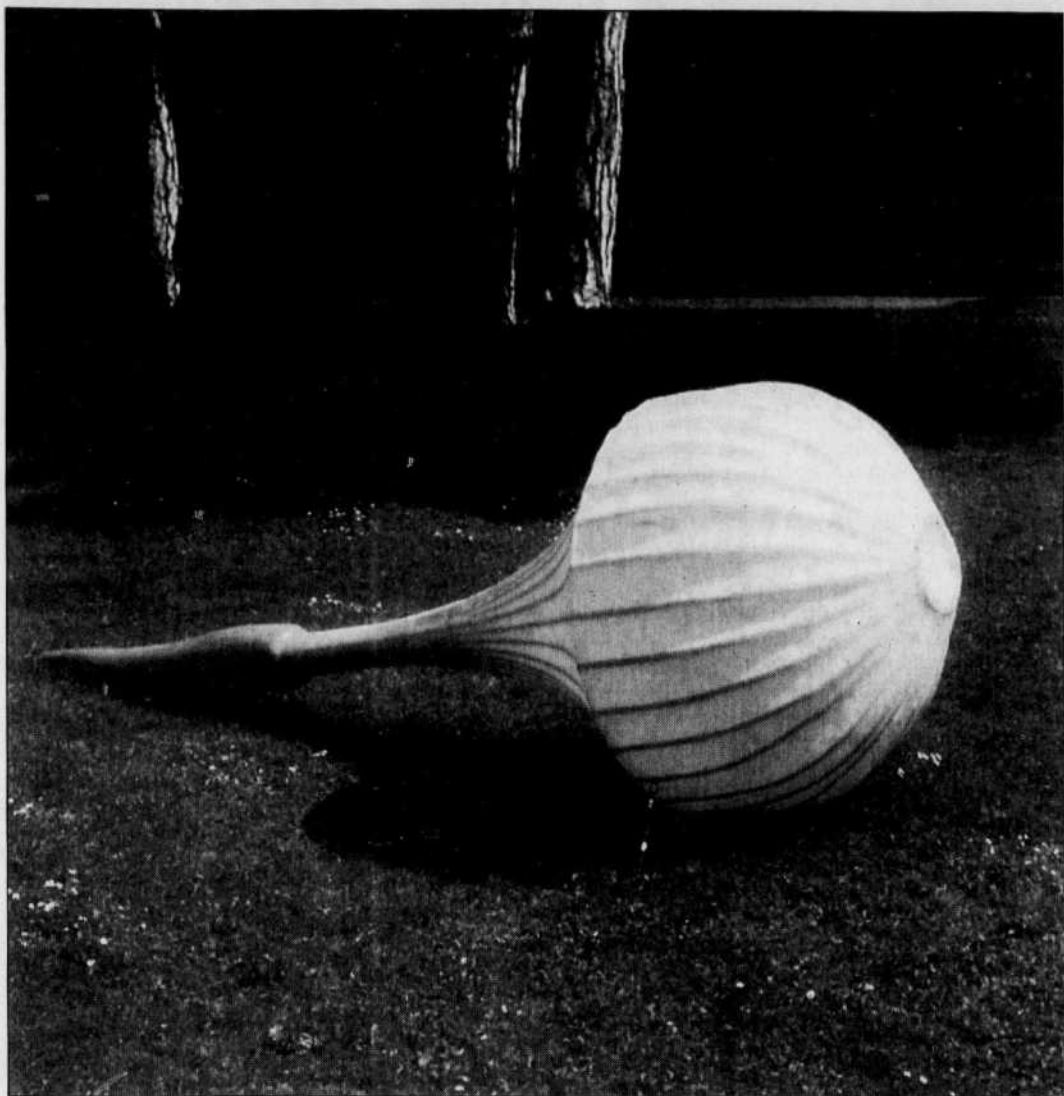
CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Cela demande un petit effort. Un tout petit effort qui sème derrière lui les sceptiques, les ennuyés, les occupés-ailleurs. Un petit effort qui, comme une ascension en montagne, donnera peut-être accès à un point de vue mémorable, un bonheur savoureux. Un type d'effort qui n'est pas à la mode, qui ne se donne pas sans compter, qui ne vient pas exclusivement de l'extérieur de soi.

Tiens, vous y êtes encore. C'est bon signe. Vous apprécierez alors sans doute le dernier numéro de la revue *L'Inconvénient* (3, novembre 2000), revue littéraire d'essai et de création, qui porte cette fois-ci un titre inattendu dans l'euphorie ambiante. Il s'intitule «Déplaisir de lire». Déplaisir, concept tabou en cette époque où tout ce qui porte atteinte à la facilité est rapidement mis de côté avec un haussement d'épaules. «Déplaisir de lire», compagnon indissociable de son frère, le très célèbre «Plaisir de lire». Dans une série de textes, essais, fictions, récits, les auteurs regroupés dans cette revue posent la question, désormais occultée, de l'effort, et même parfois du déplaisir qui accompagne l'activité de la lecture.

«L'idée de compter au nombre des "plaisirs" de la vie la lecture [...] constitue une relative nouveauté. Non bien sûr qu'il n'y ait jamais eu de plaisir à lire des œuvres (comme s'il s'agissait là d'ailleurs d'une chose dont il fallait se convaincre), c'est-à-dire de plaisir au sens varié du terme, jusque dans la difficulté ou dans l'inquiétude, le ravissement ou le doute, la déception. Mais justement parce que la littérature est une confrontation à la difficulté, à l'inquiétude, au ravissement et au doute, on acceptait que sur la lecture pèse un certain soupçon», écrit Isabelle Daunais dans «Lieux communs».

C'est qu'il existe bien un déplaisir de lire. Dans un texte fascinant de Lakis Progoudis, on découvre l'identité du non-lecteur, le prototype de l'homme moderne, celui qui accumule les journaux, les derniers romans, les conversations intellectuelles. Celui pour qui lire n'est pas une aventure mais une habitude. Celui qui lit constamment, comme l'ordonne son environnement, mais qui «ne sait pas pourquoi il



Sans titre, 1994, de Laurent de Pury. Photo tirée du dernier numéro de la revue *Le Sabord*.

lit». C'est d'ailleurs celui-là qui s'ennuie en lisant.

«Car ce monde qui est le nôtre, qui est celui du non-lecteur, le pousse systématiquement à oublier que lire n'est pas un rite mais un pari à gagner contre nous-mêmes, une mise en cause perpétuelle de notre existence», écrit Progoudis, dans le texte «Un lecteur, rien qu'un lecteur».

Par opposition, Isabelle Daunais rappelle une époque où la lecture réunissait des communautés autour des mêmes savoirs et des mêmes éruditions. «C'est d'ailleurs parce qu'elle constituait en soi une forme de communauté (des contemporains entre eux, des générations à travers le temps) que la lecture des œuvres était agréable, et non parce que la lecture était agréable qu'elle créait de la communauté», précise-t-elle.

Il ne s'agit pas de nier le plaisir évident de lire. Mais si la lecture n'était que plaisir, plaisir constant et absolu, elle ne présenterait plus aucun défi. D'opaque, elle deviendrait transparente. De mystérieuse, elle deviendrait simple, voire ennuyeuse. Car n'est-ce pas le mystère, l'enjeu de la découverte, qui nous pousse à découvrir les livres, de page en page, de chapitre en chapitre, au mépris du temps qui court et des tâches qui pressent? Le livre n'est-il pas un pari, un défi qu'il faut relever?

«Je te regarde à travers cette page, qui attend», écrit Bertrand Laverdure au lecteur, dans un récit délicieux pourtant intitulé «Les fatigantes interventions d'un auteur de romans ennuyeux». «Je te regarde espérer, suivre les lignes comme un ourson traqué qui a perdu sa mère. Tu sembles perplexe, je ne crois pas à ton exaspération pourtant, tu es trop jeune, trop frais, trop neuf. Tu attends parce que tu es patient. Je t'indique tout

de suite que si tu lis ces lignes, c'est que tu as volontairement décidé de faire confiance à la mollesse bête de ce sentiment.»

C'est le grand privilège du romancier de savoir ce qui vient, de maintenir son invitation à la lecture, de tenir la main du lecteur dans le noir.

«Pourquoi faudrait-il qu'en littérature l'appréciation de la beauté passe par la révélation de ses artifices? Demandet-on à un

magicien de dévoiler les secrets de ses tours? Ne serait-ce pas la fin des illusions, de l'émerveillement, du plaisir même?», demande d'ailleurs Marcel Goulet dans «L'argument du plaisir».

Et au bout de la course, après s'être laissé bousculer par de nouvelles signatures, de nouveaux titres, après avoir vaincu le déplaisir de lire, gravi les montagnes de mots, il restera, si l'on sait bien choisir les œuvres, le souvenir de la beauté comme celle d'un visage observé longuement, ou croisé furtivement dans la rue.

Après Baudelaire

Elle est partout, la nature, qu'on s'acharne aujourd'hui à cacher sous le béton, et je n'aurais pas assez de mots pour la nommer tout entière. Quand elle s'impose, avec son désordre envahissant, ses morts en hiver, ses repousses au printemps, ses océans, ses lacs, son or, elle a raison de tout.

Le dernier numéro de la revue de création littéraire *Le Sabord* (56) s'est consacré à l'art et à la nature, à travers la plume des poètes et l'œil des photographes.

Arbres, branches, cuivre, neige font l'objet de sculptures de land-art, québécoises et internationales. Leurs photographies sont accompagnées de poèmes, et de poètes qui renient Baudelai-

re, pour reprendre l'expression de Jocelyne Felix. Le poète français écrivait en effet, dans *Curiosités esthétiques*: «Malheur à celui qui, comme Louis XIV (qui fut non le produit d'une vraie civilisation mais d'une récurance de barbarie), pousse la dépravation jusqu'à ne plus goûter que la simple nature!»

Autre temps, autres mœurs. La nature a survécu à Baudelaire, avant d'être elle-même menacée.

«Un certain sentiment de la nature ou de l'anti-rêve / Contre les images qui la masquent depuis Baudelaire / D'un Ailleurs pour cause d'ennui, de spleen / Toute illusion d'essence romantique me cache le paysage / Un dégoût de l'ici me jette en exil dans l'empire errant / Ô modernité fausse des mots et des villes / Avec des exploits, des idoles, des royaumes, des forêts tombées / Ô mots prédestinés à l'impossibilité et à la défaite / Aucune route ne mène plus d'Ailleurs à ici», écrit Jocelyne Felix dans *Le poète reniant Baudelaire*, reproduit dans *Le Sabord*, à côté d'une magnifique photographie d'une sculpture de land-art, cet art qui exploite l'éphémère de la nature, de l'artiste allemand Nils-Udo. On trouve une citation de cet artiste étonnant, qui utilise la neige comme l'herbe, les fleurs comme le sable, «la nature est l'art dont nous faisons partie».

Le maître d'hôtel
Raymond Cloutier

roman



De l'action, du suspense, des scènes érotiques bien menées et un questionnement existentiel toujours d'actualité, tels sont les ingrédients qui font du *Maître d'hôtel* un roman imprévisible, touchant et vivifiant.

LANCÔT
ÉDITEUR

L'Inconvénient

revue littéraire
d'essai et de création

Déplaisir de lire

Isabelle Daunais, Lakis Progoudis,
Marcel Goulet, Pascal Bérenger,
Bertrand LaverdureÉdité par
Alain Bize, François de Senneville,
Régine BoudreauÉditeurs
Généralistes Littéraires
Barbours Rivard
Jean Pierre Lavigne
Ouk Chang

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Patrice Desbiens
SUDBURY
(POÈMES 1979-1985)POÉSIE
ÉDITIONS PRISE DE PAROLESUDBURY
POÈMES 1979-1985Patrice Desbiens
POÈME DE POÈME

15 \$

Je suis seul
comme un roi
je suis sur le côté
comme un pétrolier
blessé

Photo: Jean-Pierre Rivard



Mary Soderstrom

Des personnages plongés
dans le quotidien de leur
vie, jusqu'au déraisonnable
de la passion.

La passion de la littérature



HEXAGONE

hexagone.com

Lettres québécoises la revue de l'actualité littéraire



Recevez en prime

Sabines

de Guy Demers

Prix Elle Québec 2000

(valeur 25 \$) avec un abonnement
d'un an à *Lettres québécoises*

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu Institution

Canada 20 \$ Canada 25 \$

Étranger 25 \$ Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu Institution

Canada 35 \$ Canada 45 \$

Étranger 45 \$ Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu Institution

Canada 50 \$ Canada 70 \$

Étranger 70 \$ Étranger 80 \$

Lettres
québécoisesAdrien Thério et les 25 ans de *Lettres québécoises*

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. / _____
 SIGNATURE _____ DATE _____

RETOURNER À: LETTRES QUÉBÉCOISES

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-9518 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: xyzed@mlink.net

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Oh! les beaux jours!

Tout le doigté de Bartelt est celui d'un marionnettiste

LES BOTTES ROUGES

Franz Bartelt
NRF Gallimard
Paris, 2000, 204 pages

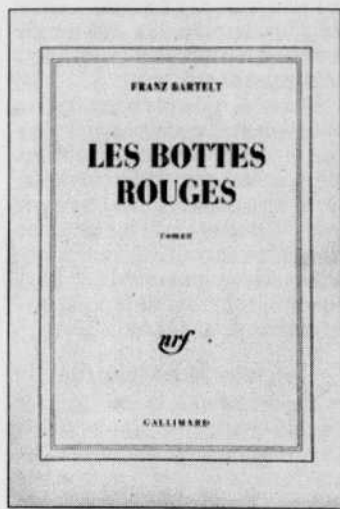
LES BONNES INTENTIONS

Agnès Desarthe
L'Olivier
Paris, 2000, 138 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Franz Bartelt a des vertus particulières: si son écriture n'explore que des lieux communs, la saveur de son style fait qu'on n'oublie guère l'écrivain. «J'ai toujours aimé éplucher les pommes de terre», une première phrase de la sorte donne le ton: on se pique de curiosité pour ce personnage banal, ou on jette les épluchures à la poubelle, avec la main qui les pèle. «Cette image heurte les âmes sensibles, et je le comprends. La mienne, d'âme, est revenue de toutes les fautes de goût.» Cette première page ne vous aura pas trompé.

Dans l'univers du polar, ces entrées en matière sont légion. Romans d'atmosphères, leurs



chose là, de toute éternité, sans début ni fin, se sert de formules simples pour évoquer une réalité problématique, une perception équivoque, un savoir limité à ce que les mots veulent bien dévoiler, toujours un peu décalés des faits.

Liquidation littéraire

Les Bottes rouges n'est pas un polar. De l'action, il n'y en a pas, ou si peu. Trois personnages s'y croisent: le narrateur, son ami — un magasinier — et la femme de ce dernier. Une jeune perturbatrice y fait un passage fulgurant et fait un passage fulgurant, le temps d'une aventure fugace avec le magasinier, laissant une trace d'envie chez le narrateur et une déprime chez l'épouse trompée. La situation, bien banale, n'est pourtant ni un vaudeville, ni une situation bourgeoise. L'ami s'enfonce dans la reconquête de sa moitié éplorée, tandis que le narrateur, témoin imperturbable de l'immobilité des choses, s'enfonce tranquillement dans la perception cocasse de cette insignifiance.

Le roman n'a rien de métaphysique; il fait sourire, parce que tout le doigté de Bartelt est celui d'un marionnettiste, comme il en

avait d'ailleurs déjà montré le talent dans son précédent roman, *Le Costume*. Ses fantoches aux allures creuses divaguent dans un langage clair qui réjouit non pas pour ce qu'il dit mais pour cet «effet personnage» dont parlait Paul Valéry quand il désignait cet «être sans entrailles» qui hante le corps romanesque. Un costume, des bottes rouges, voilà de quoi camper la scène ludique chez Bartelt. C'est délicieux, parce que épuré, miniaturisé, économique.

Et puis, sous cet œil prompt à réduire l'univers en trois mots, toutes les grandes choses, le sérieux, les valeurs en prennent pour leur grade. Voyez le couple: «Il s'abandonnait au repentir et à la dépressive épouse, tétanisé par l'autorité de la femelle qu'il avait blessée. Je le voyais, les oreilles pissant des torrents d'adrénaline... la panse grouillant des cinquante mille grenouilles de la trouille conjugale, les muscles des jambes bourrés de coton hydrophile, la main tremblante avançant le verre d'eau fraîche à la victime finement ratiboisée sur le lit et dont la langue pesait de gélules et de cachets colorés.» Les figures locales — on est quelque part dans une campagne de l'est de la France,



et le narrateur est journaliste, ou plutôt «localier», comme il dit — ont la physionomie des caricatures: le petit monde journalistique s'y distingue dans la médiocrité. De même, la municipalité. N'allez pas penser qu'il s'agisse d'aigreur ou de ressentiment, plutôt d'un délestage sain. On y brade à peu près tout continuellement. Le lyrisme. L'esthétisme. La grossièreté. «Les bons gros mots, lourds et précis.» Bartelt voyage léger.

Déséquilibre

Qu'arrive-t-il lorsque la «misère du monde», selon l'expression du sociologue Pierre Bourdieu, frappe à votre porte, venant de votre voisin de palier? C'est ce que s'est demandé Agnès Desarthe, dans son roman sur la cohabitation malheureuse, presque un récit, *Les Bonnes Intentions*. Par un imbroglio d'enchaînements vraisemblables mais sordides, on passe d'une misère à l'autre, l'une masquant l'autre dans la lâcheté de ceux qui se taisent. Respectables, les acteurs de l'histoire se drapent derrière les apparences. Le cas, typique, sans aucune drôlerie, dévoile le désarroi quotidien des petites gens. Le récit tombe juste. La «bonne intention» est affirmée.

Pourtant, une série de questions ressortent de ce livre: qu'est-ce que la peur, le chantage social, la violence exercée et tue? La fuite est-elle la seule issue? Pour Agnès Desarthe, ses personnages témoignent de la difficulté d'exister, et le roman assure le passage des angoisses privées au réquisitoire public. Quelque chose de socialement intolérable, à propos de la pauvreté, est dénoncé. Cette monstruosité, pour un écrivain, se nommerait le pacte du silence.

Claude Jasmin *Enfant de Villeray*

Photo: Martine Doyon

Nous voici plongés en plein cœur du quartier Villeray, ce lieu presque mythique où Claude Jasmin a bâti une bonne partie de son œuvre. *Enfant de Villeray*, c'est un torrent d'images, d'odeurs et de saveurs.

L'ANCTOT ÉDITEUR

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Écrire dans le désert

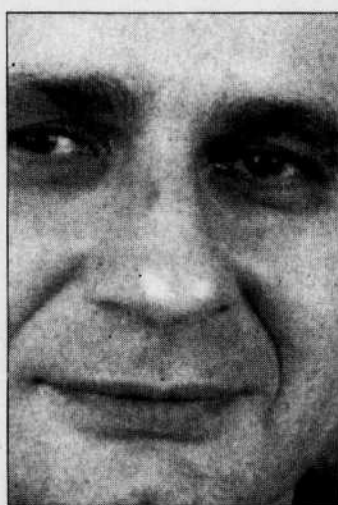
SOLITUDES

Morgan Sportes
Éditions du Seuil
Paris, 2000, 159 pages

NAÏM KATTAN

Ce roman est une double interrogation: pour atteindre son but, l'écrivain devrait-il se soustraire au monde? Et, quel que soit l'effort de son auteur, le texte peut-il résulter d'une absence au monde?

Solitudes relate la décision d'un homme d'écrire un roman dont l'action se déroule en Asie et qui portera le titre de *Siam*. Pour y parvenir, il croit devoir tout quitter et, au premier chef, la vie parisienne. Aussi s'engage-t-il comme professeur dans un lycée situé dans le désert des hauts plateaux d'Algérie. L'histoire est racontée à la première personne. Et, en effet, Morgan Sportes a publié en 1982 un roman intitulé *Siam* et c'est en 1980 qu'il a passé un an en Algérie. Ainsi, de toute évidence, *Solitudes* est le roman de son parcours d'écrivain.



SOURCE ÉD. DU SEUIL

Morgan Sportes

L'auteur s'enferme dans une minuscule maison dans une petite ville, aux confins du désert où la nature se déploie dans une extrême rigueur. Quand il fait chaud, notre écrivain étouffe et, en hiver,

il ne dispose que de moyens rudimentaires pour se prémunir contre le froid. Le reste est à l'avant. Se procurer une cafetière est un exploit. La nourriture est peu abondante et se caractérise par son manque de variété. Il vit l'épisode «socialiste» de l'Algérie, qui se traduit par le règne d'une bureaucratie qui ignore les conditions réelles de la société. Or celles-ci accablent le visiteur. Il ne peut se déplacer sans qu'une meute d'enfants le suive aux cris de «Françouï» (Français). Étranger, il exerce une fascination tout en provoquant l'hostilité.

De semaine en semaine, l'absence au monde se transforme en absence du monde. D'abord, les femmes. Confinées dans la maison du mâle ou terrées sous leur voile, elles sont invisibles. Ses rapports avec les collègues et les voisins sont réduits au minimum et empreints de méfiance, d'intérêt et de jalousie.

Supportant mal sa solitude, l'auteur décide d'inviter une amie parisienne pour une semaine. Déstabilisées vacances pour la jeune femme, qui se trouve paralysée par la meute des enfants perpétuellement à ses trousses et harcelée par les regards affamés des hommes. Un voisin va jusqu'à demander à l'auteur de la lui «prêter». On peut en disposer, puisqu'en plus d'être femme et étrangère, elle vit avec un homme qui

n'est pas son mari. Constatant obsédé par son œuvre, l'auteur, esclave de sa machine à écrire, persiste dans son choix de s'enfermer. Son entreprise de s'absenter au monde pour écrire devient elle-même une aventure d'écriture. Le réel prend finalement le dessus et c'est la revanche du quotidien que nous relate Sportes.

L'auteur a passé un an dans une institution d'enseignement. Cependant, il ne fait que de rares allusions à ses étudiants. Pourtant, une société existait sous ses yeux, était à sa portée, faisait même irruption dans sa vie quotidienne. Il persistait, néanmoins, à fermer les yeux. Le monde extérieur est doublement hostile, car il l'a volontairement ignoré. Se situant entre le mépris de la vie elle-même et le désir d'une élévation mystique, l'obsession de l'œuvre peut aussi être une absence d'intériorité. Or ce livre décrit le triomphe du réel qui donne à l'écriture sa substance.

Le plaisir de lecture de ce roman, tient autant à la description caustique qu'il fait du désert géographique qu'à l'évocation du désert humain, lequel est, paradoxalement, le sujet du livre. On y appréciera l'ironie, la sensibilité, la qualité de description des hommes et des lieux. Au-delà de l'obsession d'écriture, c'est un écrivain qu'on découvre.

RÉCOLTE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT
D'AUTOMNE

Un vent se lève qui éparpille

Jean Marc Dalpé
UN VENT SE LÈVE QUI ÉPARPILLE
ROMAN

PRISE DE PAROLE

PRISE DE PAROLE LIVRE LE PLAISIR

RÉCOLTE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT
D'AUTOMNE

Le livre testament
J'ai conçu ce livre comme un chant à deux voix: images et paroles. En hommage à Klaus...

Mia

NOVALIS
Les mots de l'âme

www.novalis.ca

RÉCOLTE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT
D'AUTOMNE

Sous les mâts des prairies
Anthologie littéraire fransaskoise et de l'Ouest canadien
ÉDITION DE LA NOUVELLE PLUME

La littérature fransaskoise, d'hier à aujourd'hui, pour découvrir ces espaces où l'on s'égarait et où le ciel étalé et plus grand qu'ailleurs.

LIVRES

Des livres de A à Z



SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

Dans les maisons victorienne, c'est une pièce distincte, qui sert également de fumoir pour les hommes. Dans les demeures bourgeoises, ses hauts rayonnages, vitrés ou poussiéreux, attirent les enfants curieux, leur faisant miroiter des mondes inconnus, et il n'est de père réputé plus libéral que celui qui accorde à sa progéniture, garçon ou fille, le libre accès à tous les livres de la bibliothèque familiale, sans exception. Sur les travées de la sienne, Montaigne avait fait graver diverses maximes, et l'expression «tour d'ivoire» aurait pu tout aussi bien désigner ces refuges de papier que seuls ceux qui ne lisent guère ou qui lisent trop peuvent opposer à la vie.

Cette conception de la bibliothèque privée appartient au passé. Bien sûr, certaines maisons abritent encore des bibliothèques magnifiques, où les bois précieux font bon ménage avec les Pléiade et les reliures en maroquin. Mais ces bibliothèques privées, qui reflètent les moyens et les goûts de leurs propriétaires, le font surtout par le nombre — des milliers de livres, tapissant plusieurs murs, dans leurs éditions d'origine (le poche vieillit mal), méthodiquement, amoureuxment classés et, de surcroît, susceptibles d'avoir été lus.

Or, tout comme la lecture, les bibliothèques privées se sont démocratisées. Si le bois et les reliures ont changé, le désir d'ordre est resté. Mais ses manifestations vont désormais jusqu'à faire cohabiter sur un même rayon les auteurs les plus incompatibles et jusqu'à inclure les fouillis sympathiques, les piles de livres sur la table basse du salon, les éditions de poche et les livres d'occasion qu'on lira en même temps que les commentaires du propriétaire précédent inscrits dans la marge — l'idiot!

Il existe encore trop de maisons sans livres pour qu'on ait envie de regretter l'époque où les bibliothèques tenaient du sanctuaire pour initiés. Mais il faut reconnaître que la diffusion accrue du livre a aussi modifié le

rapport que le lecteur entretient avec l'objet. Les livres, il peut dorénavant les emprunter, et non plus surtout s'en porter acquéreur. Il peut même les jeter après les avoir lus ou vouloir s'en débarrasser en même temps que l'aquarium vide et la fausse lampe Tiffany. 1 \$, 2 \$, 0,50 \$, disent les petits papiers sur les tables des ventes de débarras, aux premiers beaux jours, et à 4h de l'après-midi, c'est toute la boîte qu'on laisse partir pour rien.

Des livres qu'on emprunte

En France, ces derniers mois, un débat a opposé de façon féroce éditeurs, écrivains et bibliothécaires sur l'instauration d'un droit d'emprunt payant dans les bibliothèques publiques. En 20 ans, dans ce pays, il faut savoir que le nombre de livres empruntés a explosé, passant de 54 millions à 154 millions, comme l'écrit Ange-Dominique Bouzet dans *Libération*. Ce chiffre est d'ailleurs corroboré par des enquêtes gouvernementales qui font état, en 16 ans, d'une augmentation de 160 % du nombre de lecteurs empruntant des livres, sans que cette démocratisation de la lecture, réjouissante en soi, n'ait été accompagnée de compensations financières pour les écrivains français, qui ont par ailleurs vu les tirages moyens de leurs livres passer de 14 200 à 8400 exemplaires.

Ceci explique peut-être cela, ont cru ceux, et non des moindres (Jean Echenoz, Jean Rouaud, Yves Bonnefoy, Ahmadou Kourouma...), qui ont signé, il y a quelques mois, une pétition émanant du Syndicat national de l'édition, de la Société des gens de lettres et de la Société française des intérêts des auteurs de l'écrit. Cette pétition fut adressée à l'actuelle ministre de la Culture, Catherine Tasca. Ses signataires, répondant à une directive de Bruxelles enjoignant d'uniformiser les diverses législations nationales en la matière, menaçaient tout simplement de se prévaloir des dispositions de la loi française de 1957 qui accorde à l'auteur, au nom de la propriété intellectuelle, le droit d'accorder ou de refuser l'emprunt ou la location de ses livres, pratiques assimilées par les écrivains signataires à de la «contrefaçon». Devant les réactions vives de certains libraires, certains d'entre eux ont d'ailleurs voulu nuancer leur propos et rassurer leur lectorat. On peut sourire à l'idée que tout le réseau des bibliothèques publiques en France ait pu se concevoir sur un tel sable juridique, mais il semble que ce soit ainsi.



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean Rouaud et Ahmadou Kourouma sont parmi les signataires d'une pétition réclamant l'uniformisation de la législation concernant l'emprunt des livres.

En 1998, Jean-Marie Borzeix, après avoir étudié la situation à la demande de Catherine Trautman, alors ministre de la Culture, y était allé de ses recommandations dans un rapport intitulé *La question du droit de prêt dans les bibliothèques*. Il proposait d'ajouter au droit d'inscription, déjà pratiqué par 80 % des bibliothèques publiques, un droit d'emprunt annuel de 10 à 20 F par individu. Les sommes recueillies seraient reversées à titre compensatoire aux écrivains et aux éditeurs, comme cela se pratique déjà dans plusieurs pays d'Europe, avec des variantes nationales.

Au Canada, la situation est quelque peu différente. Depuis 1986, la Commission de droit de prêt public gère un système de compensation semblable pour les écrivains, mais l'État veille à son financement. L'organisme disposait en 1999-2000 d'un budget annuel de 8 052 114 \$, porté à

8 650 000 \$ pour l'année qui s'en vient. Ces sommes proviennent du ministère du Patrimoine, ce qui explique pourquoi nul ne songe à voir dans l'argent ainsi versé aux écrivains un quelconque ticket modérateur de la lecture, comme on a pu le dire en France. Il en va autrement quand l'impôt est prélevé sur les lieux de la chose et frappe les seuls usagers, même si les sondages ont montré qu'en France, 40 % de ceux qui fréquentent les bibliothèques disposent par ailleurs de revenus élevés, ce qui, en bonne sociologie de la culture, n'a rien pour étonner. Mais au delà du mode de financement, la question demeure: pourquoi la France littéraire s'est-elle empoignée sur la question?

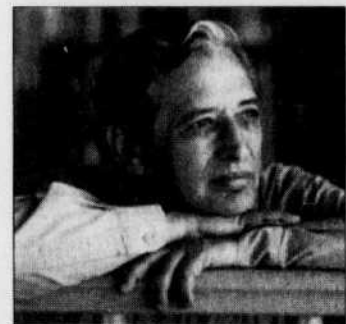
Le romancier Michel del Castillo vient de publier un essai de circonstance (*Droit d'auteur*, Stock) qui prend parti sans détour pour le droit d'emprunt payant. Son argumentation ap-

portera peut-être un début de réponse à partir du moment où il révèle diverses conceptions de l'écrivain. En l'occurrence, les revendications des écrivains français ont partie liée avec la professionnalisation, au sens balzacien du terme, de leur travail — le droit pour celui qui a choisi de consacrer sa vie à la littérature d'espérer pouvoir vivre de son métier. Ni Gide ni Montaigne, par leur naissance, n'ont eu besoin de se poser la question, explique del Castillo, mais l'écrivain vieillissant sans caisse de retraite y viendra tôt ou tard, et plutôt amèrement.

A cette conception de la littérature comme un métier, voire un artisanat, s'opposent celles, plus aristocratiques, de l'artiste et de l'élu, encore fort répandues. Le premier, malgré les difficultés de la situation, se félicite d'avoir un gagne-pain qui lui permet d'écrire ce qu'il doit écrire, à l'abri du goût du jour. Le second voit dans la littérature un destin qui exige d'être prêt à lui sacrifier confort et bien-être, destin en vertu duquel l'argent compte pour peu, riche ou non. La réalité est bien sûr moins tranchée. Beaucoup d'écrivains pourvus d'une profession soupirent après le temps qui leur manque pour achever leur œuvre, et plus d'un moine, une fois sorti de sa cellule, se montrera âpre au gain.

En somme, il en va de la lecture comme des bibliothèques privées, des écrivains comme des lecteurs. Eux aussi se sont démocratisés. Parmi ceux-là, peu de fortunes personnelles dorénavant, mais de plus en plus souvent une fierté de *self-made man*, une œuvre construite à la force du poignet, à l'ombre de l'enseignement, de l'édition, du journa-

lisme ou de divers métiers, et dont la poursuite devient chaque jour plus difficile en raison de la situation précaire de la librairie. Quant au bibliothécaire, monté aux barricades dans le débat français, on a envie de penser que son rôle dans la chaîne du livre le rend moins sensible, *a priori*, aux considérations marchandes. Mais comme le rappelait récemment dans les pages de ce journal le président de l'Association des bibliothèques publiques du Québec, Denis Boisvert, les bibliothécaires «développent et maintiennent des habitudes de lecture et représentent un solide bassin de lecteurs sans lequel aucun auteur, éditeur, distributeur ou libraire ne pourrait survivre». Au Québec, ajoutait-il, 40 millions de livres sont empruntés chaque année par deux millions d'usagers. Déjà, 56 % des municipalités font payer à l'usager des droits d'abonnement annuels. Cependant, la pomme de discorde, entre les bibliothécaires et les éditeurs québécois, est déjà triviale: c'est la location des best-sellers. On y reviendra.



ARCHIVES LE DEVOIR

Michel del Castillo vient de publier un essai prenant résolument parti pour le droit d'emprunt payant.

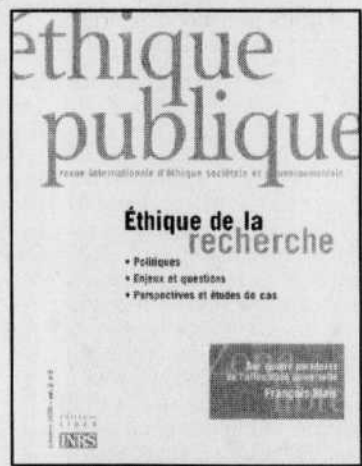
LIBER
INRS-Culture et société

Éthique publique, vol. 2, n° 2

Éthique de la recherche

ont collaboré à ce numéro:

Jean-François Auger
Michel Bergeron
François Blais
Guy Bourgeault
Joanne Burgess
Julien Cabanac
Thérèse de Groote
Marie-Luce Delfosse
Hubert Doucet
Yves Gingras
Jean-Marc Larouche
Danielle Laudy
Georges A. Legault
Pierrick Malissard
Anne-Marie Monteith
Johane Patenaude
Florence Piron
Marc Rioux
Francis Rolleston
Luc Van Campenhoudt



164 pages, 20 dollars

LECTURES LE NOROÏT - OLIVIERI

Quatrième lecture de la saison où les voix de quatre écrivaines ouvriront autant d'avenues empruntées par la poésie actuelle.

Monique Deland,
auteure de *L'intuition du rivage*
Denise Desautels,
auteure de *Tombeau de Lou*
Jocelyne Felix,
auteure de *La question de Nicodème*
Corinne Larochelle,
auteure de *De profil, de face, de dos*

Lundi 4 décembre, à 19 h 30

RSVP : 514.739.3639

Olivieri
librairie - bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges
T 514.739.3639
F 514.739.3630
H3T 1Y1
métro côte-des-neiges

Si vous désirez manger au Bistro avant ou après la rencontre, il est préférable de réserver.

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'AUTOMNE

Luc Bertrand
L'ÉNIGMATIQUE
MACKENZIE KING
BIOGRAPHIE

ÉDITIONS DE L'INTERLIGNE

Luc Bertrand
L'enigmatique
Mackenzie King

17,95 \$

Une figure énigmatique
et fascinante

Regroupement des éditeurs
canadiens-français



Un album événement

Oswald Foisy Peter Jacobs

LES QUATRE SAISONS DU
MONT ROYAL

En hommage au
125^e anniversaire
de la création
du parc du
mont Royal.

Photographies: Oswald Foisy
Textes: Peter Jacobs
Conception: Jean-Richard Bélanger

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIAN

Entretien

J'écris comme je vis

Dany Laferrière

L'écrivain connu nous fait découvrir l'homme tendre et fantasque, sûr de lui et pourtant vulnérable, fragile et indépendant, le provocateur iconoclaste et le bon père de famille. Un entretien réjouissant!

LANCOT
ÉDITEUR

LIVRES

PHILOSOPHIE

De l'histoire au pardon

GEORGES LEROUX

Par le projet de ce livre, Paul Ricoeur renoue avec ce qui fut le point de départ de son œuvre et sa constante préoccupation: poser la question de l'accès à la vérité dans le récit de l'histoire. De la première édition d'*Histoire et vérité* en 1955 (révisée avec des compléments en 1990) à cet ouvrage majeur, une interrogation inquiète n'a cessé de guider ce penseur généreux sur les sentiers de la mémoire. Il fallait en effet se mesurer aux écueils de l'interprétation, engager un dialogue avec la psychanalyse et la littérature, et, surtout, découper à l'intérieur de la théorie des récits un espace où la philosophie puisse investir une pensée du temps et de l'identité. Tous les lecteurs qui l'ont accompagné savent avec quel sens de l'écoute il s'est mis à l'école de tous ceux — écrivains, théoriciens, philosophes — à qui il a demandé des méthodes et des matériaux pour construire cette herméneutique de la condition historique, qui trouve ici une forme d'achèvement. Prenant directement le relais de *Temps et récit* (trois volumes, 1983-1985), ce nouvel ouvrage se présente en effet comme une synthèse de grande amplitude où convergent presque tous les parcours antérieurs.

Parler de synthèse risque d'induire en erreur car il ne s'agit pas d'une récapitulation mais bien d'un assemblage d'enquêtes et de recherches qui possèdent en elles-mêmes leur autonomie. Le fil souterrain qui les relie n'apparaît qu'au terme de tout le parcours. Commencer par la fin peut ici constituer une stratégie de lecture productive: dans un épilogue sur le pardon qui vient clôturer une méditation sur l'oubli, Paul Ricoeur convoque l'ange effrayé dont Walter Benjamin avait fait l'emblème de sa philosophie de l'histoire. Si la nécessité de l'histoire est aussi celle de l'écriture, son projet de vérité est mis à mal par toute transposition scripturaire. Plus l'histoire écrite se multiplie en dissimulant l'archive et l'explication, plus elle prend le risque d'un écart par rapport à la mémoire

vivante et à l'exigence de fidélité. Plus elle s'éloigne, aussi, de la nécessité d'oublier. Cette aporie d'une recherche de la vérité qui finit par ruiner toutes les fidélités du témoignage et de la remémoration ne sera pas facilement résolue. L'histoire ne cesse de construire de nouveaux objets et elle produit des architectures de sens si complexes que la question même de la fidélité ne peut plus leur être adressée.

Or, maintient Paul Ricoeur, elle doit l'être, en raison même de l'historicité de la condition mortelle. La visée de vérité de l'histoire n'est jamais que le projet infini de reproduire une mémoire parfaite, au-delà de l'oubli. Mais cette visée est fragile, contingente, toujours à construire sur des échelles et des feuilletages du temps où la constitution des objets montre sa finitude et sa relativité. Là où les grands fracas qui font bruire les ailes de l'ange laissent tonner le chaos, le philosophe veut encore raccorder l'histoire à la mémoire de ce qui a été. Le sens de cette mémoire ne saurait être limité à une simple théaurisation de l'archive: il s'inscrit dans un désir de justice.

Les exigences de la justice

On reconnaît ici, dans cet épilogue où le pardon et le souci de la justice mettent en jeu une écriture qui affronte les désastres du XX^e siècle, le projet le plus fondamental de l'œuvre de Paul Ricoeur: retrouver dans la volonté de vérité ce qui permettrait de satisfaire les exigences de la justice et fonder ce projet sur une méthode qui donne à l'écriture de l'histoire non seulement la rigueur d'une épistémologie critique mais l'engagement et la force de sciences véritablement humaines. On pourrait à cet égard parler d'un enjeu de sérénité dans la reconnaissance de l'aveuglement et des responsabilités. Cet idéal moral d'une histoire délivrée de la culpabilité s'exprime dans le vœu d'une sorte d'amnistie historique généralisée: «La dette sans la faute. La dette mise à nu. Où l'on retrouve la dette envers les morts et l'histoire comme sépulture.» La fonction de l'histoire s'inscrit alors, au-delà de la constitu-

tion des archives et de la production des systèmes explicatifs, dans un travail de mémoire qui est indissociablement un devoir d'oubli. La tension abyssale de la mémoire et de l'oubli montre en effet le travail des Parques, filant les destins des uns et des autres sur l'horizon de leur commune appartenance à la condition historique de l'humanité.

Ce désir de sérénité peut-il être exaucé? Les trajets multiples de ce livre voudraient définir un espoir. À la mémoire heureuse de la reconnaissance des personnes, engagées dans le travail du deuil et dans l'amnésie constante qui rend possible le présent et délie des traumatismes, Ricoeur a le courage de mesurer les conflits d'interprétation de la mémoire collective et le défi de la réconciliation des constructions historiques. On pourrait se surprendre que ce livre soit si complexe mais on prend vite conscience, en suivant son fil conducteur, que ses trois grands champs de réflexion sont autant de domaines où cette réconciliation demeure un horizon infini. Le garder en vue est déjà un travail immense. Ces domaines sont la phénoménologie, l'épistémologie et l'herméneutique, et ils correspondent aux trois parties du livre: l'expérience de la mémoire, l'écriture de l'histoire, la condition historique. Chacun de ces domaines constitue également un registre du sens, qui ne s'accomplit que dans le suivant, selon une logique souvent mise en œuvre dans la pensée de Ricoeur et qu'on pourrait qualifier d'accomplissement progressif.

Le premier ensemble retrace la conceptualisation de la mémoire et de la remémoration dans l'héritage grec et chrétien: de Platon à saint Augustin, la pensée du rappel rend possible une première phénoménologie qui peut se renforcer des analyses de Husserl et Bergson. Cette recherche permet d'identifier la force de la requête de vérité: dans cette dimension véritable, Ricoeur voit d'abord la volonté de fidélité. À cette esquisse, il faut ajouter cependant la critique d'une mémoire livrée aux techniques et les dimensions ouvertes par la psychanalyse pour ce qui concerne le deuil et la mélancolie. Il faut aussi affronter la question de la mémoire collective, qui sera l'occasion d'un retour sur l'œuvre fondatrice de Maurice Halbwachs.

Comment l'histoire écrite répond-elle à cette injonction de fidélité? La deuxième partie de l'ouvrage fait le pari difficile de confronter cette exigence aux nombreuses méthodologies et théories actives dans le champ de l'histoire des historiens. Lecteur attentif, Ricoeur y montre les grandeurs et les écueils des pratiques historiennes des 50 dernières années (Bloch, Braudel, Elias, Ginzburg, Pomian, Nora et nombre d'autres) dans l'espoir d'un dépassement de leur dispersion et d'une mise en perspective de leurs découpages. Ce n'est cependant pas seulement la question de l'écriture et de l'histoire comme récit, déjà engagée dans les travaux qui ont précédé, qui va l'occuper, mais encore et surtout la confrontation avec l'histoire de la Shoah et les

apories du non-représentable.

Des problèmes de la mémoire archivée à ceux de la description et de l'explication, l'épistémologie proposée ici est en fait un dialogue très sédimenté avec les théoriciens qui se sont intéressés à la question du témoignage (notamment Renaud Dulong). Une critique de la narration et de la représentation peut-elle amener à sa résolution la question de l'écriture de la Shoah? Cette question ne peut être résolue par les seuls instruments de la critique: elle exige en effet de passer au registre d'une ontologie de l'être historique puisqu'il s'agit ici d'une écriture où la question de la vérité est débordée par celle de la faute.

Le chemin qui, de Nietzsche et Arendt, va conduire au pardon ne saurait être restitué rapidement. Si l'historien doit prendre la position du juge, s'il sait que l'histoire pour elle-même est une entreprise impossible, il ne peut non plus donner à toute écriture la fonction d'un procès. Les historiens convoqués à ce débat, au centre duquel Ricoeur place la querelle allemande (Historikerstreit des années 1986 et suivantes), occupent tous une position instable (M. Osiel, E. Nolte, S. Friedlander), mais le philosophe n'engage avec aucun un dialogue décisif: il choisit plutôt, sur la terrible question de la singularité et de la comparaison du nazisme et du bolchevisme, de la contourner pour des raisons qui tiennent à l'incomparabilité de l'horreur morale dans l'histoire. Le raccord de cette histoire impossible avec une réflexion sur l'historialité de la mort est l'occasion d'un dialogue méditatif avec Heidegger sur l'historicité, qui amorce la conclusion de l'ouvrage et la conduit sur le seuil de l'oubli et du pardon. Cette transition est à la fois une critique de la prétention totalisante ou judiciaire de l'histoire, par l'imposition de limites, et une ouverture morale sur le pardon, que Ricoeur croit possible de fonder sur une ontologie de l'oubli.

Comme tous les grands livres de Paul Ricoeur, celui-ci est fondé sur une générosité incomparable à l'égard de tous les auteurs qu'il sollicite. Ricoeur lecteur prend le risque, à tout moment grave et modeste, de saturer son œuvre des questions des autres. Les détours auxquels il s'oblige, les lectures qu'il consent longuement, les concepts qu'il emprunte montrent exemplairement le lieu où les exigences de l'herméneutique ont conduit celui qui avait placé son œuvre sous l'égide de la phénoménologie pure et qui l'a développée dans la perspective de la réconciliation des interprétations. Les historiens lui seront redevables d'une interlocution d'une exceptionnelle richesse, les philosophes y trouveront la figure admirable d'une pensée sans arrogance ni vaine mélancolie, nourrie aux seules sources de sa demande de justice et de vérité.

LA MÉMOIRE, L'HISTOIRE, L'OUBLI

Paul Ricoeur
Éditions du Seuil,
«L'ordre philosophique»
Paris, 2000, 676 pages

ESSAI

Les ecchymoses aux mots exquis

C'EST

MARCEL DUCHAMP DANS «LA FANTAISIE HEUREUSE DE L'HISTOIRE»
André Gervais
Éditions Jacqueline Chambon
Nîmes, 2000, 384 pages

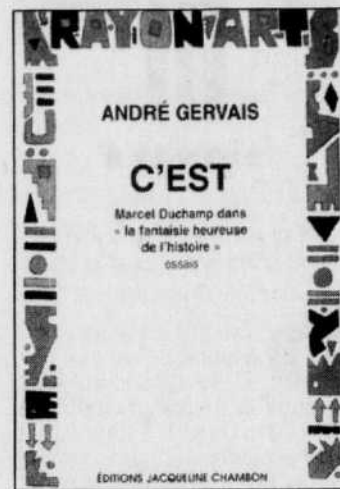
BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Poète et essayiste, professeur de littérature depuis 1984 à l'Université du Québec à Rimouski, André Gervais est sans doute l'un des chercheurs qui connaît le plus l'œuvre et la vie de Marcel Duchamp. Sur l'inventeur en art du «ready-made», sur cet «anar-tiste», ce «respirateur» et ce joueur d'échecs, un des esprits les plus vifs et espérants du XX^e siècle, Gervais vient de publier un deuxième essai: *C'est Marcel Duchamp dans «la fantaisie heureuse de l'histoire»*. L'ouvrage consiste en la réunion de textes déjà parus, d'inédits en français ou tout à fait inédits.

Gervais est un des rares auteurs à se mesurer à la création verbale de Duchamp. Ce dernier a publié maintes notes, «anthumement entre 1914 et 1967, puis post-humement en 1980», dans lesquelles, souligne fort à propos Gervais dans son analyse du caractère inachevé de l'œuvre de Duchamp, le «vouloir-écrire» est «réduit à un pouvoir-noter». Duchamp est aussi l'auteur de plusieurs «parlés» et de nombreux aphorismes, dont celui-ci, à l'origine du titre coiffant cet article: «Rose Sélayy [le célèbre pseudonyme féminin de Duchamp, prononcé: Eros, c'est la vie, et lu: sel à vie] et moi esquivons les ecchymoses des Esquimaux aux mots exquis.»

L'écriture de Duchamp est faite de «morceaux moisis», écrit Duchamp lui-même, d'homophonie, d'homographie, d'homonymie, de jeux syllabiques, de contrepèts et d'accumulation paronomastique (esquivons...). Toutes choses dans lesquelles s'active une mécanique anagrammatique.

Les notules de Duchamp cultivent la dissémination. L'aphasie dont témoigne l'apparente discontinuité qui (dés?)organise ses notes éparse opacifie (en quelque sorte volontairement) la compréhension de ses travaux. Gervais, avec une infinie patience, par l'analyse de graphèmes, de phonèmes, et en faisant appel à une forme de numéologie («3 et 5 sont, depuis les années 1910, deux des chiffres organisateurs de la textualité duchampienne»), fait ce que Thierry de Duve, autre éminent spécialiste de l'œuvre duchampien, nomme du «Duchamp dans Duchamp» (*Nominalisme pictural*, Minuit, 1984), un soliloque délirant et tautologique, qui reproduit en elle-même la langue



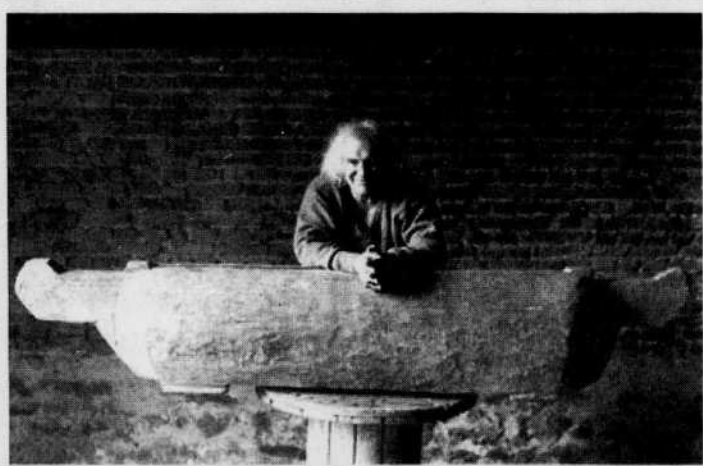
de celui qui avait enfoui son prénom dans le titre de l'une de ses œuvres les plus énigmatiques, *La MARIÉE mise à nu par ses CELIBATAIRES, même*, dite aussi *Le Grand Verre*. Gervais plonge dans la matière cellulaire du texte, de manière à faire résonner l'œuvre — picturale et littéraire — de Duchamp avec elle-même, mais aussi avec celle d'autres producteurs de «travail langagier», pour démultiplier les «prises langagières». Il fait appel à la thalassothérapie, mais lit Duchamp dans Rous-sel, Joyce dans Duchamp, Duchamp dans Poincaré ou Duchamp dans Jarry.

Gervais est un des rares auteurs à se mesurer à la création verbale de Duchamp

Il lit aussi Duchamp dans Mallarmé. C'est d'ailleurs à Mallarmé que l'ouvrage de Gervais doit le titre *C'est*: «[...] titre d'une interminable étude et série de notes que j'ai lu sous la main, et qui règne au dernier lieu de mon esprit», écrivait le poète à

Francis Viéle-Griffin, le 7 août 1891, note placée en épigraphe de l'ouvrage de Gervais et qui en est le *modus operandi*. Gervais s'attarde à la disponibilité du texte, à ce que le texte contient en lui malgré lui, dépassant «la raie alitée d'effets» (selon le titre du précédent ouvrage de l'auteur (Montréal, Hurtubise HMH, 1984). Le travail est conduit «à la ryme»: «terme anglais — mixte de français (rime) et d'anglais (rhyème) engraisant le texte Duchamp». L'historien de l'art mont-réalais René Payant le disait déjà en 1977, cette approche singulière a le mérite de concilier la part française et américaine de Duchamp, lui qui, en 1915, débarquait à New York.

La lecture de cet essai n'est pas facile et exige d'avoir une connaissance minimale de l'œuvre duchampienne. Le «plaisir du texte», chez Gervais, passe par la pensée déliée. Véridique? La «raie alitée» même à penser que, si chaque rapprochement fait par Gervais n'est pas attestable, son analyse montre qu'une telle mécanique est bel et bien à l'œuvre chez Duchamp et le nombre de rapprochements «rend improbable», écrivait encore de Duve, qu'il en ait été autrement.



le navigateur solitaire sur la mer des mots
julus beaucarne

IQ

ISABELLE QUENTIN ÉDITEUR

Diffusion Somabec
(450) 467-8565 1 800 361-8118
http://iqe.qc.ca

L'histoire des humbles

Une entrevue avec
RéGINE ROBIN,
historienne

Comment articuler la petite histoire, celle de tous les jours, à la grande? RéGINE ROBIN en a fait l'œuvre d'une vie, mêlant réel et fiction pour mieux rendre compte de nos mémoires troubles et de nos fragiles identités.

RéGINE ROBIN est professeur au département de sociologie de l'UQAM, elle a publié, entre autres:

La Québécoise
L'immense fatigue des pierres
Le naufrage du siècle
Le Golem de l'écriture

idees@telequebec.qc.ca

Cette émission est enregistrée le mercredi à 20h:

Olivieri
livres - livres

5219, chemin de la Côte-des-Neiges
Montréal (Québec)
H3T 1Y1

Pour réservation:
Tél.: 514 739-3639

CHASSEURS D'IDÉES

Dimanche 14h et 22h 28
Réalisation: Simon Girard

Québec

RÉCOLTE

L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

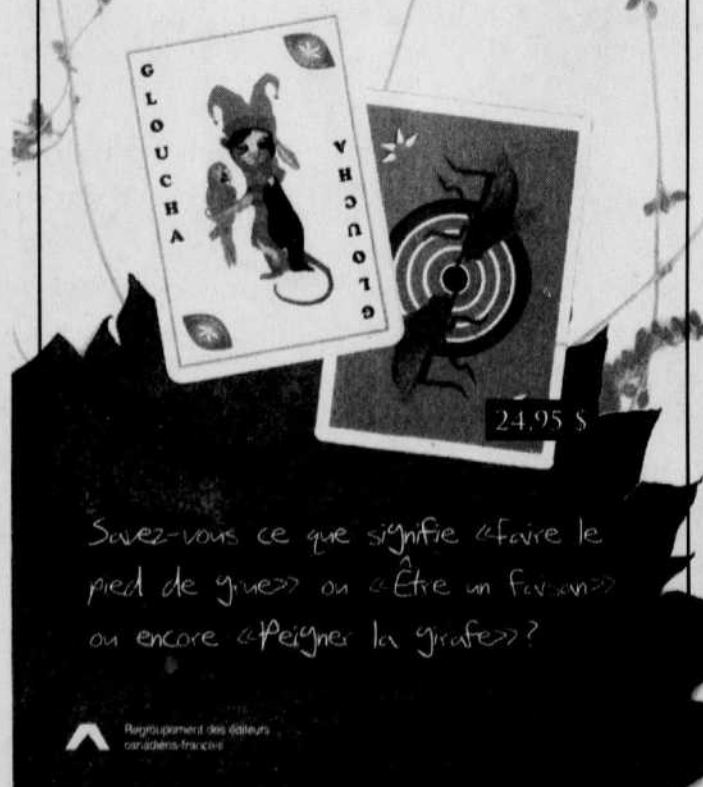
D'AUTOMNE

Marguerite Maillet

FAIRE MOUCHE

LIVRE JEU (COMPRENANT 120 CARTES)

BOUTON D'OR ACADE



Savez-vous ce que signifie «faire le pied de mouche» ou «être un farou»? ou encore «peigner la graffe»?

Regroupement des éditeurs canadiens francophones

Documents

XYZ éditeur

La petite vie

La petite vie, objet d'analyse littéraire? Oui, car elle met en lumière la force et la singularité d'un grand écrivain.

Michèle Nevert
La petite vie

ou les entrailles d'un peuple

955-01
264 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: xyzed@mlink.net

LIVRES

DANS LA POCHE

Moderne solitude

JOHANNE JARRY

La solitude. Choisie, elle est bénie. Obligée, elle est souvent souffrante. Lire est-il un moyen de lui échapper ou une façon parmi tant d'autres de la vivre? Lire n'empêche pas d'être seul. Un livre accompagne le lecteur, l'interpelle, exige sa présence; il le garde vivant dans sa solitude. Celle-ci est parfois infernale; c'est le cas pour le personnage central du roman de Laura Kasischke, *A Suspicious River* (Points). Leila, une jeune réceptionniste, se prostitue entre deux réservations au Swan Motel, son lieu de travail. Les clients demandent, elle obéit, indifférente, morte à son corps depuis qu'elle a trouvé sa mère ensanglantée. Un après-midi, Gary, le bum qui vit de l'argent que lui rapporte le corps des femmes, la fait sortir de sa torpeur. Pour la première fois, elle aime pour le meilleur, mais surtout pour le pire. Survivra-t-elle? Ce roman est habité par l'esprit d'une femme qui, parce que son corps est resté prostré devant celui de sa mère morte, défie le monde de lui infliger pire douleur, pire abandon. Totale solitude.

Pour ceux qui écrivent, les mots maintiennent dans le monde, même quand on est seul avec seize cents en poche. C'est l'impression qu'on garde de certains poèmes de Patrice Desbiens. *Je revois les rues de Timmins / sous la pluie. / Et la pluie est pleine / de maitaines perdues / la pluie est pleine / de foulards morts / de parapluies dépayés / de souvenirs broyés / de photos qui rient jaune*, lit-on dans *Sudbury* (Prise de parole), un recueil qui regroupe des poèmes écrits entre 1979 et 1985. Cette édition compacte est l'occasion de découvrir l'univers d'un homme dont les poèmes foncent sur la route comme des chars ivres, avides d'amour, des poèmes d'homme seul au monde. Absolument pas *politically correct*.

Politically correct, la vie de Marguerite Duras ne l'était pas davantage. La biographie de Laure Adler, sobrement intitulée *Marguerite Duras* (Folio), le confirme. Car mis à part l'écriture, la vie de celle qui a magistralement marqué la littérature française n'a rien d'exemplaire. Laure Adler réussit, sans trahir ni trop



s'éprendre de son sujet, à retracer le parcours de l'écrivain bien que cette dernière ait défié n'importe quel biographe en écrivant: *«L'histoire de ma vie n'existe pas. Ça n'existe pas. Il n'y a jamais de centre, pas de chemin, pas de ligne. Il y a de vastes endroits où l'on fait croire qu'il y avait quelqu'un, ce n'est pas vrai il n'y avait personne.»* Qu'on se le dise...

Personne ne répond non plus dans *Des inconnues* (Folio) de Patrick Modiano. La solitude des femmes y est entière. Un jour, elles quittent la province et montent à Paris dans l'espoir de vivre quelque chose de grand. Elles vont de café en café, connaissent un ou deux hommes, vivent comme des feuilles dans le vent, puis disparaissent. Peu d'espoir, pas de cris non plus. Ce silence permet au lecteur d'entendre très distinctement une solitude plus sentimentale, celle qu'on éprouve peut-être quand on désire aimer. *«On aurait dit qu'il avait choisi cette chanson pour moi. Au début, je l'écoutais distraitemment. Rien qu'une musique de fond comme le tintement du billard électrique, l'une de ces musiques qui vous bercent et vous rendent presque douce votre solitude.»* Pour qui fait bon ménage avec la nostalgie, ce petit livre est idéal pour adoucir un jour froid de grisaille.

Les hommes, mais c'est loin d'être une indication restrictive, se reconnaîtront peut-être mieux dans le très beau personnage de l'inspecteur Wallender, héros du roman *Le Guerrier solitaire* (Points) du Suédois Henning



Mankell. Hanté par l'image d'une adolescente qui s'immole par le feu dans un champ de colza, l'inspecteur Wallender devra trouver qui scalpe, après les avoir tués à coups de hache, des hommes influents et très fortunés. L'écrivain réussit à créer un personnage d'enquêteur intuitif qui demeure sensible aux horreurs que son métier l'oblige à regarder en face. L'intérêt du roman réside aussi dans le portrait que trace Henning Mankell d'un pays dont la réalité (réseau de pédophilie, pauvreté, capitalisme sauvage) n'est plus à la hauteur de sa réputation de pays riche et civilisé.

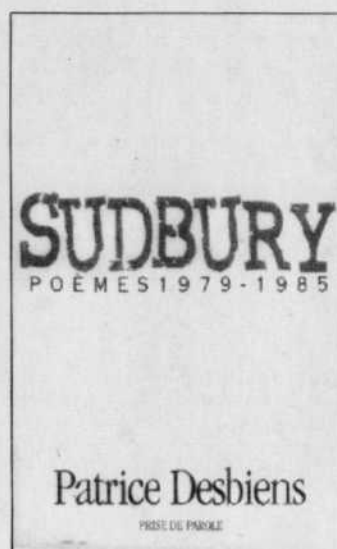
Seul, on l'est de plus en plus en vieillissant. En témoigne *Anchise* (Points), un roman pour lequel Maryline Desbiolles remportait le prix Femina l'an dernier. Anchise vieillit tout d'un coup, dans la vingtaine, quand il apprend la mort de la femme dont il est le mari depuis quelques mois. Celle qu'il désirait, l'unique, celle du grand amour, est morte d'une fièvre mal soignée. Passé quatre-vingts ans, Anchise survit seul dans sa maison délabrée en retrait de l'autoroute quelque part en Provence. Poétique, on aurait pourtant aimé que le texte de Maryline Desbiolles soit moins écrit, et que la solitude qu'il suggère et la narration du récit soient pleinement assumées par cet énigmatique personnage qui survit dans le souvenir obsessif de sa jeune épouse.

L'amour, un antidote à la solitude? D'amour, il sera beaucoup question dans *La Belle Épouvante* (Typo), le premier roman de Robert Lalonde, couronné par le prix Robert-Cliche en 1981. Un homme rencontre la femme de sa vie, celle qu'il ne désignera jamais autrement que par le pronom Elle (notez la majuscule). Il raconte, dans un long monologue qu'il adresse parfois trop promptement



au lecteur, ce que ça chamboule dans sa vie, dans son écriture. L'élu se montre parfois un peu trop au-dessus de la mêlée (ce qui agace toujours), mais intéressera celui ou celle qui partage le même état amoureux (pour autant qu'on ait envie de lire ce que l'on vit intensément).

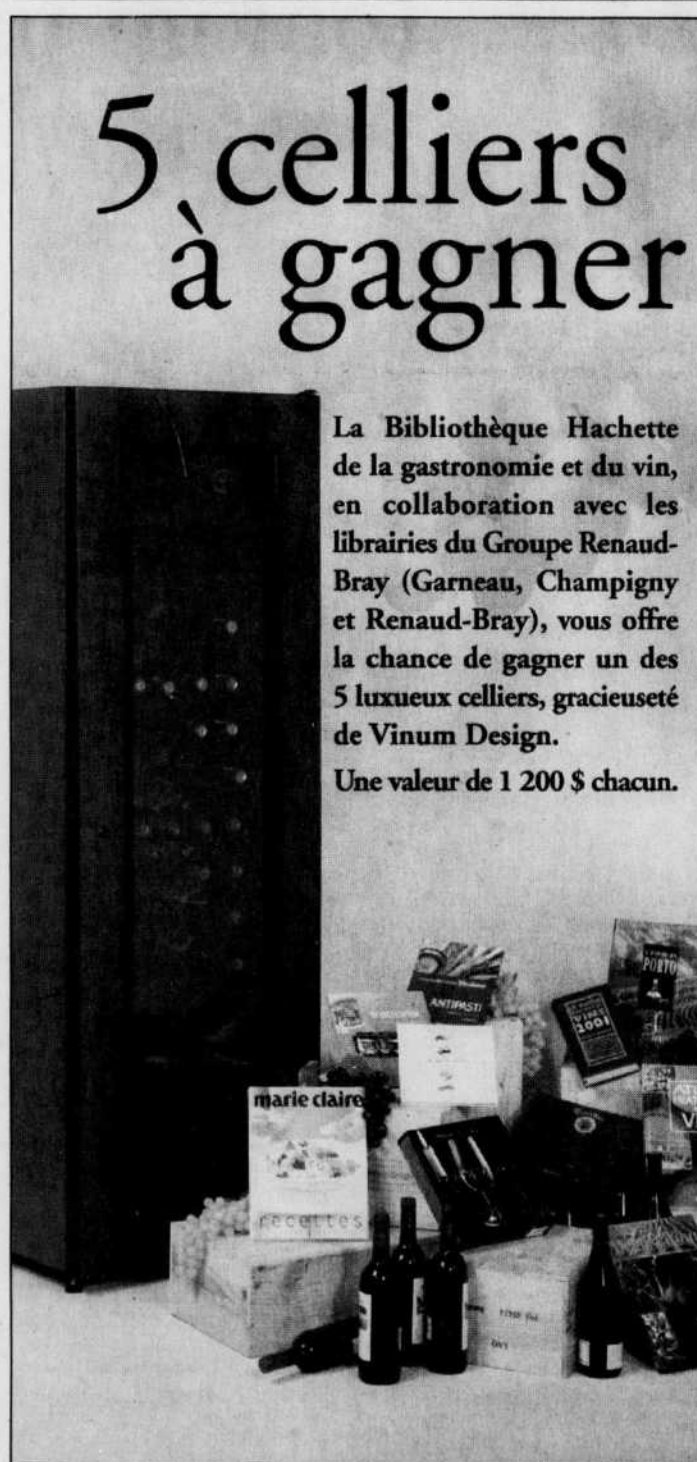
Pour finir, mentionnons la réédition du *Journal d'un écrivain* (10/18) de Virginia Woolf, préfacé par son mari et éditeur, Leonard Woolf. Le volumineux ouvrage réunit les deux tomes publiés dans la même collection il y a plus de vingt ans. On y retrouve toute la finesse d'esprit de celle qui revendiquait une essentielle solitude dans son essai intitulé *Une chambre à soi* et de belles pages sur les doutes qui la hantaient alors qu'elle écrivait son magnifique roman *Les Vagues*.



5 celliers à gagner

La Bibliothèque Hachette de la gastronomie et du vin, en collaboration avec les librairies du Groupe Renaud-Bray (Garneau, Champigny et Renaud-Bray), vous offre la chance de gagner un des 5 luxueux celliers, gracieuseté de Vinum Design.

Une valeur de 1 200 \$ chacun.



Vinum design GROUPE Renaud-Bray HACHETTE Canada inc.
www.vinumdesign.com www.renaud-bray.com www.hachette.qc.ca

Pour participer au concours, venez déposer ce bulletin dans une des 24 librairies du Groupe ou postez-le à :

Concours Vin et gastronomie Renaud-Bray Centre de tri 507, rue Deslauriers Ville St-Laurent (Québec) H4N 1W2

Les participants au concours doivent avoir 18 ans ou plus. Seuls les bulletins de participation reçus avant le 7 janvier 2001 seront acceptés. Règlement complet disponible chez Renaud-Bray, à l'adresse indiquée ci-dessus.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Tél. _____
Question mathématique : (5x10)-(4x7)= _____

Faites le plein de BOUQUINS

profitez d'un rabais de

25%

sur les meilleurs titres



Pour tout l'or des mots

Dictionnaire encyclopédique de la littérature française

Les langages de l'humanité

Mille et cent ans de poésie française

Romans libertins du XVIII^e siècle

Histoire universelle des chiffres

Le cerveau cet inconnu

ROBERT LAFFONT

Nouveautés

Diane Desharnais

Votre carrière: entre la rupture et la transition

2-89381-644-4
LX-757
160 p.
18,95 \$

Vous avez perdu votre emploi? Tant mieux! Voici l'occasion de transformer votre vie et de réaliser toutes vos ambitions!

Conseil national sur le franchisage et le partenariat

L'agenda-guide 2001 des franchises au Québec
2-89381-768-8
LX-878
360 p. • spirale
34,95 \$

L'ABC de la franchise au Québec. Un répertoire de plus de 600 franchiseurs, commerces affiliés et concessions. Un agenda «Une semaine en un clin d'œil».

Hélène Beauchamp

Introduction aux textes du théâtre jeune public

2-89381-721-1
LX-831
234 p.
18,95 \$

Un recueil unique de certains des meilleurs textes écrits pour la jeunesse. Des styles, des genres, des thématiques, des personnages et des univers variés.

Raymond Laprée

La psychagogie des valeurs
2-89381-743-2
LX-853
588 p.
34,95 \$

Symbolique et imaginaire en éducation: un ouvrage fondamental sur la clarification des valeurs, son histoire, ses théoriciens, ses pratiques.

Bruno Guglielminetti

Les 1000 meilleurs sites en français de la planète

2-89381-723-8
LX-833
272 p.
21,95 \$

La 8^e édition de l'ouvrage de référence des internautes francophones, par l'auteur de La minute Internet à Radio-Canada.

Du même auteur:

L'agenda de l'internaute 2001
2-89381-719-X
LX-829
144 p. • spirale
14,95 \$

Pour être branché chaque jour, et ne rien manquer, partout où vous allez!...

Danny J. Solier

Le guide de l'internaute
2-89381-736-X
LX-846
576 p.
28,95 \$

Le seul guide Internet francophone publié annuellement depuis bientôt 10 ans!

LOGIQUES

Les Éditions LOGIQUES Inc.
7, chemin Bates, Outremont (QC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES

Entretien avec Alberto Manguel

Le lecteur d'images

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Alberto Manguel est un lecteur invétéré, un décodeur chronique. Il lit tout ce qui lui tombe sous l'œil. On le sait, c'est le thème récurrent de son œuvre. Des livres, bien sûr, mais aussi des images, des œuvres d'art, des photos, autant de représentations auxquelles il convient de trouver un ou plusieurs sens. Ses deux derniers livres récemment publiés, l'un *La Bibliothèque de Robinson*, dans sa traduction française signée Charlotte Melançon chez Leméac, l'autre *Reading Pictures, A History of Love and Hate*, chez Knopf Canada, traitent tous deux de cette passion de lire. Le premier s'intéresse à la lecture des textes. Le second s'attache à l'univers des images.

«En tant qu'êtres humains, nous sommes lecteurs du monde, dit-il en entrevue. Nous lisons ce qui nous entoure et nous nous lisons nous-mêmes. Nous lisons des visages, nous lisons les nuages dans le ciel, nous lisons de la publicité, toutes sortes de choses qui nous entourent, nous ne pouvons pas nous empêcher de lire.»

La lecture des images, explique-t-il dans *Reading Pictures*, nous emmène au silence, à l'indignation, au symbolisme, à la philosophie, aux cauchemars, à la subversion. Au Moyen Âge, précise l'auteur, les livres comme les images avaient une importance capitale. Et si un évêque ne faisait



ARCHIVES LE DEVOIR
Alberto Manguel, le lecteur invétéré.

pas la même lecture que le paysan, leurs deux visions d'une même œuvre étaient valables. Si on ne savait pas lire des livres, on pouvait au moins lire des images.

L'auteur a d'abord sélectionné une douzaine d'images, de *La femme qui pleure*, de Pablo Picasso, à la photo des pieds abimés d'un paysan mexicain, prise en 1927 par Tina Modotti, ou encore une photo du complexe architectural de Claude Nicolas-Ledoux. Ces images, qui en déclenchent d'autres, suscitent des interrogations, convoquent l'histoire. Nous sommes conviés à cette histoire.

Le premier chapitre, chapeauté d'une œuvre de Joan Mitchell intitulée *Les Deux Pianos* (elle fut la

compagne de Jean-Paul Riopelle pendant 25 ans), revient à plusieurs reprises sur l'œuvre de cette femme, également amie de Samuel Beckett, qui disait lui-même que «le rôle des objets est de restaurer le silence». Joan Mitchell, lit-on, était une femme qui savait apprécier le silence. Le chapitre s'intitule «L'image comme absence».

À partir du tableau *La femme qui pleure*, Manguel retrace l'histoire de celle qui se considérait comme la «muse privée» de Picasso, Dora Maar. Jaloux, harceleur, moqueur, «[...] Picasso la provoquait jusqu'à ce qu'elle pleure. Ensuite, il prenait son calepin et dessinait la femme qui pleure. "Je ne pouvais pas la voir, je ne pouvais pas l'imaginer, autrement que pleurant", a-t-il un jour remarqué», écrit Manguel. Le chapitre s'intitule «L'image comme violence».

Des traits brossés sur une toile ou du papier surgit une histoire, qui elle-même témoigne d'une époque, d'une partie de l'humanité. Dans chaque image, ajoute Manguel, on peut lire une histoire de haine ou une histoire d'amour. Il suffit de chercher en soi cette langue universelle qui relie les hommes.

Car Manguel déplore la perte de cette langue. Une langue simple qui se perd au profit de spécialistes et d'académiciens aux explications obscures, croit-il. Autrefois, les intellectuels «parlaient au bourgeois une langue que le bourgeois comprendrait». Aujourd'hui, ajoute Manguel, on ne se sent même plus le droit d'entrer dans un musée, tant

la langue des critiques d'art est devenue hermétique.

Le livre désacralisé

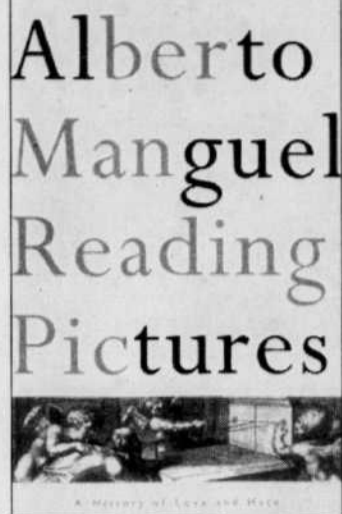
Dans *La Bibliothèque de Robinson*, Manguel revient au strict plaisir de lire. On y mène un safari à travers une infinité de librairies que le lecteur a visitées à travers les années. Les premières, celles de l'enfance, sont situées à Tel-Aviv, à Chypre ou à Buenos Aires. «Je me souviens que je m'intéressais aux étagères les plus basses puisque, à cette époque autant qu'aujourd'hui, je ne voulais pas qu'on m'aide, préférant être laissé seul à mes découvertes», écrit-il.

Les suivantes seront à Paris, à Londres, et puis à Calgary et à Montréal.

Ce petit livre est aussi un plaidoyer pour la lecture, signé par un homme qui affirme que ses propres enfants ne lisent pas. En amoureux des livres, Manguel constate que ceux-ci ont perdu de leur prestige dans la société occidentale actuelle. Les gens au pouvoir, dit-il, n'ont aucun intérêt à ce qu'on lise au-delà des slogans ou des publicités creuses.

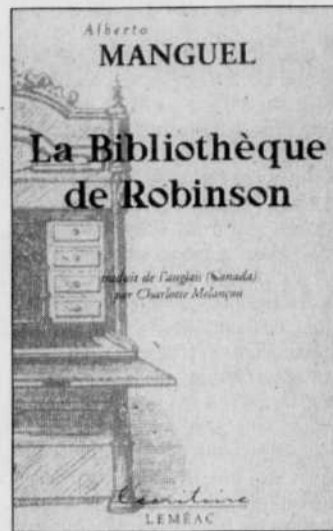
Pour Manguel pourtant, et même en ces temps d'Internet et d'informations superficielles, le livre demeure la seule façon de remonter les rivières du passé.

«Il ne faut pas confondre information et savoir», dit-il. Certains sages ont encore un savoir immense. Il mentionne au passage le défunt Northrop Frye, ou encore le critique anglais George Steiner.



Mais somme toute, «nous ne sommes pas une société lettrée, écrit-il. Notre société accepte le livre à la manière d'un prêt-à-porter, bien qu'un peu désuet. Mais l'acte de lire, que l'on considérait naguère comme honorable et prestigieux, sinon comme dangereux et subversif, est désormais toléré de manière condescendante à titre de passe-temps, un passe-temps trop lent, qui manque d'efficacité et ne contribue pas au bien commun».

Et si on lance présentement les premiers livres électroniques, Manguel ne croit pas à la mort des livres. Il conclut d'ailleurs son ouvrage en citant les manuscrits de la mer Morte, qui il y a bien des siècles disaient que la chair est corruptible, mais que



l'esprit, ou le livre, est immortel et impérissable.

READING PICTURES
A HISTORY OF LOVE
AND HATE
Alberto Manguel
Knopf Canada
Toronto, 2000, 336 pages

LA BIBLIOTHÈQUE
DE ROBINSON
Alberto Manguel
Traduit de l'anglais
par Charlotte Melançon
Leméac éditeur
coll. «L'écritoire»
Montréal, 2000, 52 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Tout un personnage

L'Insecte n'est pas un roman, ni, d'ailleurs, un essai en bonne et due forme. Un pamphlet, peut-être. Un réquisitoire, c'est certain.

L'INSECTE

Jean-Marie Iribarren
Seuil, coll. «Solo»
Paris, 2000, 93 pages

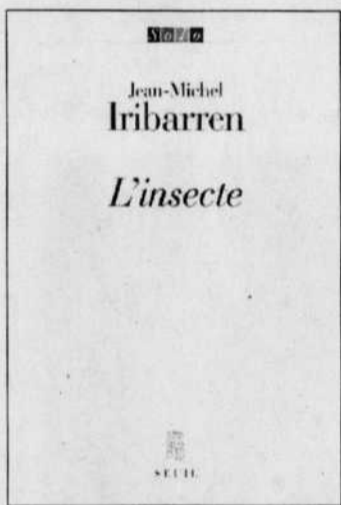
ANDRÉ ROY

«On a parlé beaucoup de moi et pas d'eux. Moi, je suis le virus du sida, c'est-à-dire que les autres m'appellent le virus du sida. D'autres noms aussi je crois, compliqués. Eux, on ne leur a donné aucun nom. Ceux que j'ai tués.» Tel est le début étonnant de ce premier livre de Jean-Michel Iribarren, dont on nous dit qu'il a travaillé pour le cinéma et la politique. Le virus du sida nous parle ici! Mais *L'Insecte* n'est pas un roman, ni, d'ailleurs, un essai en bonne et due forme. Un pamphlet, peut-être. Un réquisitoire, c'est certain, dans lequel les accusations pleuvent contre «les autres» (toujours en italique dans le texte) qui ne sont pas «eux» (*idem*). On aura compris que «eux» désignent la communauté homosexuelle et «les autres», les hétérosexuels, qui n'auraient jamais parlé du sida, ni organisé des luttes pour le combattre, ni mis au point des médicaments s'ils n'avaient pas été touchés par le virus. «Les autres» étaient peut-être même contents que cette maladie ait frappé «eux».

D'ailleurs, ils ont vu le sida comme une punition. Que, malgré leur propension à s'émouvoir, surtout devant les caméras de la télévision, la compassion des «autres», sauf exception, qu'on trouve parfois chez les mères des malades et les infirmières, n'existe pas. Ils vont même refuser aux gais l'ex-

clusivité de leur mort massive par le sida. «Je ne peux laisser se perpétuer un mensonge, surtout un mensonge qui les tue eux une seconde fois», écrit Jean-Marie Iribarren, parce que «les autres» rejettent «tout ce qui ne leur ressemble pas» avec leur «implacable système immunitaire» édifié au nom de la famille, de l'amour, de la vie. C'est comme, et là l'auteur est sûr de scandaliser, avec les camps de concentration où six millions de juifs sont morts, dont «les autres» ont pendant des années nié l'existence. Mais un jour, fatalement, ils parleront d'eux», comme, fatalement, ils ont fini par parler des camps, car «les autres finissent par tout assimiler». On le voit, l'auteur n'y a pas de main morte.

Son livre est une machine de guerre qui pourra paraître simpliste et impertinente. Sauf que Jean-Marie Iribarren se place, par son style, sous la protection de Thomas Bernhard, que, d'ailleurs, il cite. Comme l'immense écrivain autrichien, il se fait imprévisible. Comme lui, il adopte un dialecte dur et implacable en créant des catégories antagonistes. Il identifie l'adversaire, les hétérosexuels, au prix d'une généralisation abusive, en ne cessant de le nommer et de répéter son nom («les autres»), dans une écriture aux mouvements circulaires qui doivent exorciser l'ennemi. Plus que jamais ici, «les autres», c'est l'enfer. Parce que «eux», les séronégatifs comme les séropositifs, qui ont toujours «été vus en situation irrégulière», ont su où étaient le plaisir, la jouissance; ils savaient que l'amour ne rimait pas avec le sexe et qu'ils ne pouvaient partager



leur mort avec celle des «autres». Le commentaire polémique d'Iribarren vise un corps social en particulier, irréductiblement opposé à un autre, celui qui forment les homosexuels. L'auteur affronte le totalitarisme du discours des «autres» par le totalitarisme de son commentaire, totalitarisme qui est en parfaite symbiose avec un maelström verbal d'où doit sortir une vérité fulgurante. Comme chez Thomas Bernhard, la vérité dit le mensonge généralisé qu'entretient ce corps social.

Je ne crois pas que l'auteur de *L'Insecte* ait eu l'ambition de nous convaincre de quoi que ce soit, que «les autres», par exemple, soit la grande engance à abattre. Seulement, en nous appelant à le suivre courageusement dans le labyrinthe de son discours, de participer à sa colère, à son cri de révolte, à ses obsessions, à sa dialectique élitiste, à son désir de per-

turbation, à son refus de ne rien concéder, à sa volonté de non-réconciliation avec «les autres». Son entreprise paraîtra haute et exigeante à certains, qui ne seront pas nécessairement «eux», futile et tautologique à d'autres, qui ne se-

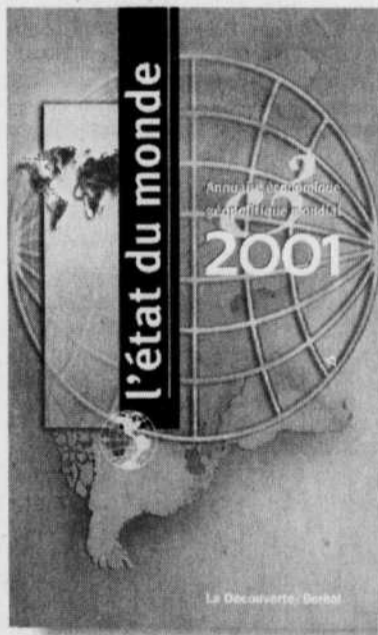
ront pas tous hétérosexuels. Dans son jusqu'au-boutisme, elle nous sort du moins des sentiers de la pensée molle et consensuelle. Toujours ça de pris.

NDLR: rappelons qu'André Roy a rendu compte dans l'édi-

tion du Cahier Livres du 18 novembre de *Ainsi* (Pauvert Éditeur) de Yann Andrea. Pour des raisons mystérieuses, cette note de lecture a été publiée sans signature. Nos excuses à notre collaborateur.

LE MILLÉSIME DU MILLÉNAIRE

POUR COMPRENDRE LE MONDE D'AUJOURD'HUI



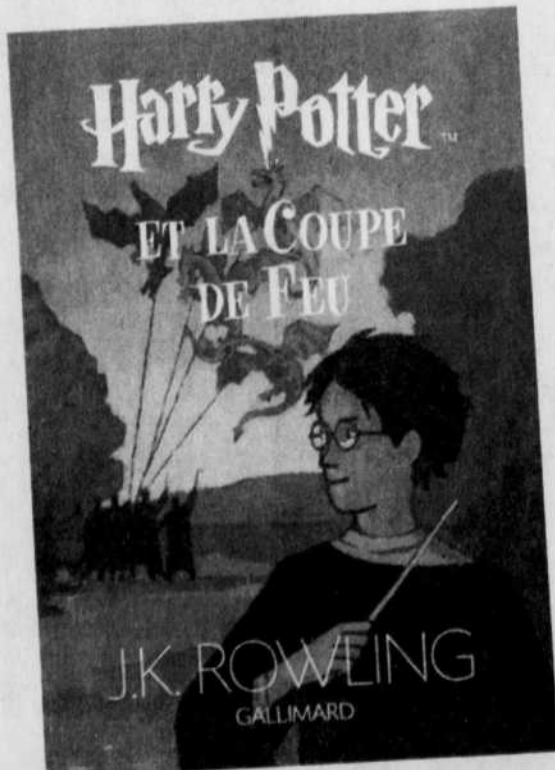
l'état du monde 2001

- Le seul annuaire économique et géopolitique mondial
- Un bilan de l'année pour les 225 pays du monde
- L'état des relations internationales et de l'économie mondiale
- Une réflexion sur le rôle des souverainetés nationales

704 pages • 27,95 \$
En collaboration avec
LE DEVOIR

Boréal
Qui m'aime me lise.

<http://www.editionsboreal.qc.ca>



Harry Potter

est chez
votre libraire

